



RICE UNIVERSITY

VOLTAIRE ET L'ANGLETERRE

by

Betty Jean Standafer Shaw

A THESIS SUBMITTED
IN PARTIAL FULFILLMENT OF THE
REQUIREMENTS OF THE DEGREE OF

Master of Arts

Thesis Director's Signature

Vernil W. Topaz

Houston, Texas

May, 1966

ABSTRACT

VOLTAIRE ET L'ANGLETERRE

Betty Shaw

Le but de cette thèse est de montrer l'influence que le séjour de Voltaire en Angleterre a eu sur sa pensée. Nous examinerons la réaction de Voltaire au contact avec les institutions, la philosophie, et la littérature anglaises.

Dans le premier chapitre nous avons examiné les relations anglaises de Voltaire avant son départ en Angleterre. Bolingbroke qu'il rencontra en 1719, fut son initiateur à la culture anglaise. Lorsque Voltaire alla Outre-Manche en 1726 il avait déjà quelque connaissance de la littérature et de la philosophie anglaises. Il semble évident que Voltaire serait tôt ou tard allé en Angleterre si l'altercation avec le chevalier de Rohan n'avait pas précipité son départ. Pendant son séjour il fit la connaissance de plusieurs écrivains célèbres comme Pope, Young, et Swift.

Dans le deuxième chapitre, il s'agit de la réaction de Voltaire en face des institutions sociales, économiques, et politiques de même que sa rencontre avec les théoriciens anglais. Voltaire admirait beaucoup la vie anglaise, la liberté politique, la royauté contenue, l'égalité devant l'impôt, le commerce honoré, les nobles ne dédaignant pas d'être marchands dans la cité, et le paysan aisé. Il fit l'éloge de ce peuple de négociants, maîtres de la mer, et qu'il estimait gardiens de la liberté de l'Europe. Ses Lettres philosophiques sont une preuve de son admiration.

Les philosophes et déistes anglais avec leurs théories métaphysiques et théologiques attirèrent aussi l'attention de Voltaire. Dans le troisième chapitre nous verrons l'importance de leurs théories. Locke et Newton, déistes constructifs, l'intéressaient à cause de la logique et la clarté de leurs explications des problèmes métaphysiques. Néanmoins, ce sont peut-être les déistes critiques qu'influencèrent le plus la pensée de Voltaire. Les idées de Collins, Woolston, et Tindal avec leurs attaques sur les prophéties, les miracles, et les histoires de la Bible se trouvent dans plusieurs oeuvres de Voltaire, surtout dans le Dictionnaire philosophique.

Le quatrième chapitre examine l'attitude de Voltaire vis à vis de la littérature anglaise, ses opinions sur quelques-uns des écrivains les plus célèbres, et leur influence sur ses oeuvres. Bien que Voltaire, un classique, ne pût pas apprécier la psychologie profonde de Shakespeare ni ses contrastes, il employa dans ses propres pièces l'action et le spectacle de Shakespeare avec succès. Parmi les autres écrivains admirés par Voltaire, il y avait Addison, Dryden, Pope, Swift, et Milton. Swift avec son roman satirique fut un excellent modèle pour Candide et autres contes satiriques de Voltaire. Chez les historiens Voltaire trouva aussi des modèles à cause de leur point de vue philosophique. Dans ses propres oeuvres historiques Voltaire s'en inspira. Ainsi, il profita énormément de son étude de la littérature anglaise dont il tira des aspects et les incorpora dans ses écrits.

En résumé, nous verrons, dans cette thèse, que l'Angleterre a joué un rôle majeur dans la maturation des idées de Voltaire. Elle l'aida à développer son génie.

INTRODUCTION

Pour comprendre les aspects différents du séjour de Voltaire en Angleterre il est nécessaire de se rappeler le contraste entre l'Angleterre et la France dans la première moitié du dix-huitième siècle. A cette époque nous voyons qu'en Angleterre la société avait subi de grandes révolutions, de grands changements. La monarchie absolue n'exista plus et l'orthodoxie littéraire, sociale, et religieuse avait été repoussée en faveur d'une plus grande liberté de pensée. Comme nous le savons, l'idée de la régularité et de l'unité dans la littérature, le gouvernement, la religion, et la vie sociale n'avait jamais attiré les Anglais. D'autre part, en France le pouvoir était souverain et illimité et l'ordre et l'unité étaient unis à la position sociale du pays. En effet, la France était dominée par l'attitude rationaliste et l'adhésion à des règles rigides non seulement dans la littérature mais encore dans la vie religieuse et sociale. Ainsi, Voltaire trouvait en Angleterre un pays complètement différent du sien. Il n'y avait pas "cette fausseté convenue que le préjugé, l'habitude, l'étiquette de cour, l'esprit de corps maintenant en France." ¹

Ayant un goût délicat, Voltaire fut étonné par tous les aspects de la culture anglaise comme le théâtre, les livres, et les journaux. Il retrouva à Londres le mouvement et la vie d'une société libre qu'il avait entrevue à Amsterdam, mais à Londres la vie était même plus brillante. Avec l'esprit de liberté, il observait que les Anglais possédaient le sentiment de la dignité des sciences et le respect des lumières. ,

Pendant son séjour, Voltaire rencontra beaucoup d'Anglais célèbres comme Pope et Swift. De plus, il lut des chefs-d'oeuvre de la littérature anglaise et il étudia les philosophies de penseurs comme Locke et Newton. Nous essaierons d'établir que Voltaire pouvait développer son propre génie et introduire en France une philosophie qui désormais allait caractériser le dix-huitième siècle à cause de ses études et de ses expériences en Angleterre. On peut être d'accord avec M. Villemain quand il dit que "Voltaire accourut à Paris avec l'édition de la Henriade, et vingt projets d'ouvrages, rêvant ses Lettres philosophiques, ses Éléments de Newton, Brutus, Zaïre, la Mort de César, et tout le XVIII siècle." ²

CHAPITRE I

VOLTAIRE ET LES ANGLAIS

Pour mieux comprendre l'influence anglaise sur Voltaire, examinons d'abord Voltaire, l'anglophile, avant son voyage en Angleterre. Ensuite nous étudierons son séjour en Angleterre. D'abord pourquoi Voltaire s'intéressa-t-il à ce pays? Certainement on doit se rappeler qu'ayant été enfermé à la Bastille deux fois, il eut l'occasion de réfléchir sur le manque d'indépendance et de justice en France. La liberté de s'exprimer n'existait pas en France au dix-huitième siècle. Le premier séjour de Voltaire à la Bastille est dû à une satire sur Louis XIV dont Voltaire fut faussement accusé d'être l'auteur. En quittant cette prison, après une détention d'onze mois (mai 1717 à avril 1718), Voltaire, par prudence, ne rentra pas immédiatement à Paris. Il voyagea en France, visita quelques-uns des grands seigneurs, surtout les libertins, et en même temps il travaillait à la Henriade qu'il avait commencée en prison. Parmi les grands hommes qu'il rencontra à cette époque furent Lord Stair et Bolingbroke. A la fin de l'hiver 1718-1719, Voltaire lut des fragments de la Henriade au nouvel ambassadeur anglais Lord Stair qui savait très bien le français et avait la faveur du Régent. Cet ambassadeur servit notre poète dans ses efforts pour faire publier sa Henriade. La publication en France aurait été presque impossible après son emprisonnement à la Bastille. Ainsi, Voltaire, ne pouvant pas réussir en France, chercha l'aide des Anglais, même celle du roi d'Angleterre, Georges I. Il envoya à Georges sa tragédie d'Oedipe, publiée dans les premiers mois de 1719 avec des vers flatteurs:

Toi que la France admire autant que l'Angleterre,
Qui de l'Europe en feu balances les destins;
Toi qui chéris la paix dans le sein de la guerre,
Et qui n'es armé du tonnerre
Que pour le bonheur des humains...
Tu régnes sur l'Anglais par le droit de naissance;
Par tes vertus, sur l'univers. ¹

À la demande de Lord Stair le roi envoya une médaille d'or et une superbe montre pour exprimer sa gratitude. Ces cadeaux furent peut-être un geste calculé pour gagner de la sympathie parmi les écrivains avant que Frédéric de Prusse ne pût le faire.

Le fait le plus important pour Voltaire fut la rencontre de Bolingbroke. Dès 1719 cet Anglais distingué voulait connaître l'auteur de la tragédie d'Oedipe. Il y avait une liaison entre Bolingbroke et Mme de Ferréol, mère du comte d'Argental, le compagnon d'études de Voltaire. Se trouvant dès la mort de la reine Anne ruiné dans sa position de chef du parti Tory et menacé dans sa sécurité, Bolingbroke fuit sa patrie le 26 mars 1715, à trente-sept ans. Il trouva une retraite en France et s'installa à La Source, un petit château au sud d'Orléans. Voltaire fut son hôte plusieurs fois entre 1722 et 1726. Pour juger de l'impression qu'avait faite Bolingbroke sur Voltaire, notons ce que Voltaire écrivit à Thiériot, le 4 décembre 1722:

J'ai trouvé dans cet illustre Anglais toute l'érudition de son pays, et toute la politesse du nôtre. Je n'ai jamais entendu parler notre langue avec plus d'énergie et de justesse. Cet homme, qui a été toute sa vie plongé dans les plaisirs et dans les affaires, a trouvé pourtant le moyen de tout apprendre et de tout retenir. Il sait l'histoire des anciens Egyptiens comme celle d'Angleterre. Il possède Virgile comme Milton, il aime la poésie anglaise, la

française et l'italienne, mais il les aime différemment parce qu'il discerne parfaitement leurs différents génies. ²

D'après ce passage il est possible que ce soit Bolingbroke qui initia Voltaire à l'histoire de l'Angleterre, à l'histoire de l'Égypte, à Milton, et au cosmopolitisme littéraire. Malheureusement pour Voltaire, Bolingbroke rentra en Angleterre pendant l'été 1723. Il retourna en France en novembre 1723 à cause de l'amitié qu'il avait pour Voltaire qui avait été atteint de la petite vérole mais par bonheur fut guéri par son médecin Gervasi. Voltaire, ému par l'intérêt que Bolingbroke avait manifesté, le remercia avec l'épître suivante:

Et toi, cher Bolingbroke, héros qui d'Apollon
As reçu plus d'une couronne,
Qui réunis en ta personne
L'éloquence de Cicéron,
L'intrépidité de Caton,
L'esprit de Mécénas, l'agrément de Pétrone,
Et la science de Varron,
Bolingbroke, à ma gloire il faut que je publie
Que tes soins, pendant le cours
De ma triste maladie,
Ont daigné marquer mes jours
Par le tendre intérêt que tu prends à ma vie.
Enfin donc je respire, et respire pour toi;
Je pourrai désormais te parler et t'entendre. (XVII: 69-71)

Outre son intérêt pour la santé de Voltaire, Bolingbroke fait connaître l'oeuvre de son ami à Swift et à Pope. En 1724, Bolingbroke écrivit à Pope que la pièce de Voltaire, la Mort de Marianne, ressemblait à l'art de Racine et avait une inspiration poétique. Bolingbroke lui envoya la pièce mais ne reçut aucune réaction de la part de Pope. Peut-être était-ce parce que son jugement ne fut pas favorable. Puis Bolingbroke lui envoya

l'épopée La Ligue, et reçut de Pope une appréciation du poème.

Néanmoins, en 1725, il y eut un refroidissement dans les relations de Voltaire et de Bolingbroke. Il s'agit de l'attitude de Voltaire dans la dédicace de la Henriade. Bolingbroke se demande si Voltaire était sincère dans sa recherche de patrons. Il semblait que Voltaire voulût dédier à Bolingbroke son poème la Henriade et Bolingbroke ne se sentait pas assez célèbre et en plus il craignait le ridicule. Voici de qu'il écrivit à Mme de Ferréol le 24 novembre :- 5 décembre 1725:

Avez-vous reçu, il y a quelque temps, une lettre que je vous ai écrite, avec une seconde que j'ai écrite à Voltaire? Vous m'avez dit dans une des vôtres, qu'il voulait me dédier son poème. Un aussi bel ouvrage demande un patron plus considérable. Je suis prêt à lui rendre tous les services qui dépendront de moi...et je n'ai besoin d'aucun autre motif... Je serais curieux de savoir comment il veut parler de moi par une raison toute opposée à celle qu'avait Cicéron, quand il écrivait à son ami Luceius: Je crains le ridicule. J'aurais d'autres choses à vous dire sur ce sujet, mais en voici assez pour le coup. Gardez-moi le secret, et répondez-moi à votre loisir....
(B-I: 341)

Quinze jours plus tard Bolingbroke répondit à une lettre de Mme de Ferréol:

Ce que vous me mandez de Voltaire et de ses projets est dans son caractère, et tout-à-fait probable. Ce qu'il me mande y est tout-à-fait contraire. Je lui répondrai dans quelque temps d'ici, et je lui laisserai toute sa vie la satisfaction de croire qu'il me prend pour dupe avec un peu de verbiage. (B-I: 342)

Aux yeux de Bolingbroke, Voltaire n'était pas un "gentleman," une conviction très grave chez un homme de qualité comme le lord anglais. Plus tard

pendant le séjour de Voltaire en Angleterre, c'est Lady Bolingbroke et non pas son mari qui envoya la Henriade à Swift et c'est elle qui fit apprécier à la Princesse de Galles Mariamne et la Henriade. Ces faits établis, il est évident que l'amitié de Bolingbroke pour Voltaire ne fut aussi forte que l'influence que Bolingbroke exerça sur notre poète à propos de la culture anglaise.

Du 17 avril 1726 au 2 mai 1726 Voltaire fit son second séjour à la Bastille. C'est ce séjour que le décida à aller en Angleterre. La raison de son emprisonnement fut une altercation avec le chevalier de Rohan qui résulta dans une bastonnade dirigée par le chevalier. Bien sûr, tout cela fit un réveil très pénible pour Voltaire. Il se rendait compte plus que jamais que les droits de l'individu n'existaient pas. Si l'on n'était pas de l'aristocratie, le mot "droit" n'avait pas de signification. Il est important de se rappeler que Voltaire à sa sortie de la Bastille n'était nullement banni du royaume; il ne pouvait s'approcher de Paris que dans un rayon de cinquante lieues. Ainsi, Voltaire alla en Angleterre parce qu'il lui plaisait de s'y rendre et qu'il y serait probablement allé même sans l'aventure avec le chevalier de Rohan. Cependant, sans cette affaire Rohan, Voltaire serait allé en Angleterre plus tard et moins fâché avec sa patrie et peut-être moins réceptif à la culture anglaise. Quand Voltaire partit de France, il cherchait un pays plus en rapport avec ses idées.

La date exacte du départ de Voltaire pour l'Angleterre n'est pas connue mais on peut supposer qu'il y arriva le 30 mai 1726 à cause de la description qu'il nous donne de la foire de Greenwich qui a lieu pendant ce temps. Quelques semaines après, il revint secrètement en France pour

poursuivre son ennemi le Chevalier de Rohan et pour compléter ses arrangements financiers. Il est probable qu'il voulait des ressources pour prolonger son séjour en Angleterre. Sa lettre du 12 août, 1726 à Thiériot montre un très vif intérêt dans ce pays de liberté:

Jè suis encor très incertain si je me retireray à Londres. Je sai que c'est un pays où les arts sont tous honorez et récompensez, où il y a de la différence entre les conditions, mais point d'autre entre les hommes que celle du mérite. C'est un pays où on pense librement et noblement, sans être retenu par aucune crainte servile. Si je suivois mon inclination, ce seroit là que je me fixerois, dans l'idée seulement d'apprendre à penser... Je suis très bien recommandé en ce pays-là, et on m'y attend avec assez de bonté. (B-II: 31)

En août 1726 Voltaire retourna en Angleterre, mais cette fois il était muni de bonnes recommandations. Il en eut du ministère même qui était un peu honteux de le traiter en coupable, et de l'ambassadeur d'Angleterre à Paris, Horace Walpole. En arrivant, Voltaire traversa Londres et alla s'établir à Wandsworth chez son ami Falkener, un marchand distingué qui confirma chez Voltaire l'importance du commerce dans la civilisation d'un pays. Le 16 octobre il vint à Londres et un mois plus tard s'installa chez Bolingbroke.

Avant de discuter les Anglais que Voltaire rencontra, on peut se demander si Voltaire connaissait déjà l'anglais quand il débarqua à Londres. Selon M. Foulet "il devait en savoir assez pour lire assez bien et se faire comprendre tant bien que mal." ³ Quoi qu'il en soit, deux mois après son arrivée en Angleterre, il écrivit en anglais une lettre sur Pope où il se montrait un lecteur enthousiaste de l'Essay on Criticism et du Rape of the

Lock. Plus tard, en 1727, dix-huit mois après son arrivée en Angleterre, il publia dans un anglais excellent deux essais qui s'appellent An Essay upon the Civil Wars in France et An Essay upon Epic Poetry.

Qui furent les Anglais que Voltaire rencontra? La première visite que Voltaire fit à Pope est décrite par Owen Ruffhead, Goldsmith, et Duvernet d'une manière différente. Peut-être le récit de Duvernet est correct parce que Duvernet base son renseignement sur Thiériot. Voici sa description de la première visite en 1726:

Dans leur première entrevue ils furent fort embarrassés. Pope s'exprimait très péniblement en français et Voltaire, n'étant point accoutumé aux sifflements de la langue anglaise, ne pouvait se faire entendre. Il se retira dans un village et ne rentra dans Londres que lorsqu'il eut acquis une grande facilité à s'exprimer en anglais. 4

Dans une lettre à Thiériot, le 26 octobre 1726, Voltaire se montra enthousiaste de l'oeuvre de Pope:

I look upon his poem called the Essay on Criticism as superior to the Art of Poetry of Horace, and his Rape of the Lock is, in my opinion above the Lutrin of Despréaux. I never saw so amiable an imagination, so gentle graces, so great variety, so much wit, and so refined knowledge of the world, as in this little performance. (B-II: 36)

En 1727 Voltaire eut l'occasion de faire la connaissance de plusieurs Anglais. Il passa trois mois à la maison de campagne de Lord Peterborough où il devint le bon ami de Swift qui se trouvait là aussi. Désireux de remplir sa liste de souscripteurs pour sa Henriade, Voltaire demanda à Swift de faire un peu de propagande en Irlande à propos de son épopée.

La Henriade parut enfin en mars 1728 dédiée à la reine Caroline. Au château de Bubb Dodington à Eastbury, Voltaire rencontra Young, l'auteur futur de Night Thoughts. L'amitié entre Voltaire et Young semble bizarre quand on se souvient que Young était un chrétien dévot et Voltaire un futur propagandiste anti-chrétien. Plus tard Young dédia à Voltaire son poème Sea Piece.

En 1727, Voltaire rencontra aussi Gay qui lui montra sa pièce Beggars' Opera avant sa représentation au théâtre et c'est probablement cette même année que Voltaire visita Congreve qu'il nomma le plus brillant des poètes comiques de la Restauration. C'est à Congreve que Voltaire dut sa présentation à la duchesse de Marlborough. La duchesse lui donna des faits intéressants qu'il employa plus tard dans son Siècle de Louis XIV et dans son Histoire de Charles XII. A son tour, la duchesse voulait l'aide de Voltaire pour écrire ses mémoires. Elle se fâcha quand elle se rendit compte que Voltaire n'écrivait pas d'histoire sans préjugés.

Voltaire fréquentait aussi l'ennemi personnel et l'adversaire politique de Bolingbroke, Robert Walpole. On accusa Voltaire de trahir les secrets des uns et des autres. Mais certainement, Voltaire suivait ses propres intérêts, soit chez la duchesse de Marlborough soit chez l'ennemi de son ami Bolingbroke.

Voltaire eut-il des affaires d'amour pendant son séjour en Angleterre? Il fut très impressionné par la beauté des femmes anglaises et fut un des admirateurs de Molly Lepel, la femme de Lord Hervey. Il lui adressa des vers qui sont les seuls écrits par Voltaire en anglais:

Hervey, would you know the passion
You have kindled in my breast?
Trifling is the inclination
That by words can be express'd

In my silence see the lover-
True love is best by silence known;
In my eyes you'll best discover
All the power of your own.

Voltaire aima beaucoup aussi Lady Bolingbroke et il trouva pour elle une place dans son Siècle de Louis XIV.

Vers la fin de janvier 1727 Voltaire fut présenté à la Cour. Il avait déjà présenté sa pièce Oedipe à Georges I neuf ans auparavant avec vers des flatteurs, cependant Voltaire cherchait aussi la faveur du Prince et de la Princesse de Galles qui étaient à la tête d'une cour d'opposition qui pouvait être d'un moment à l'autre la cour régnante. Pour accomplir ce devoir, il avait l'aide de Mme Howard, la future comtesse de Suffolk, et de Mme Clayton, la future Lady Sundon. Néanmoins, ses affaires sociales et ses efforts pour publier la Henriade, n'avaient pas pris tout son temps pendant les années 1727-1728. Il recueillit des matériaux qu'il allait employer plus tard dans ses Lettres Philosophiques, son Dictionnaire Philosophique, son Siècle de Louis XIV et son Histoire de Charles XII. Il fit des recherches sur l'histoire et les caractéristiques de la religion des Quakers. Pour obtenir ses renseignements, il eut des conversations avec Andrew Pitt, un des Quakers les plus célèbres d'Angleterre. Le résultat de ses conversations se trouve dans les quatre premières Lettres Philosophiques et dans son article sur les Quakers, dans le Dictionnaire Philosophique. Voltaire admirait chez les Quakers, la simplicité de leur religion.

Les diverses sectes du Protestantisme anglais l'intéressaient aussi. Voici ce qu'il dit à propos des sectes en Angleterre: "C'est ici le pays des sectes. Un Anglais, comme homme libre, va au ciel par le chemin qui lui plaît." ⁵ Selon Voltaire l'harmonie qui existait parmi les diverses sectes était due au fait qu'il y avait plus d'une religion: "S'il n'y avait en Angleterre qu'une religion, le despotisme serait à craindre; s'il y en avait deux, elles se couperaient la gorge; mais il y en a trente, et elles vivent en paix heureuses." ⁶

Pendant son séjour Outre-Manche Voltaire rencontra quelque-uns des philosophes anglais les plus brillants. Pendant l'automne 1726 il fit la connaissance de Samuel Clarke, peut-être le disciple le plus célèbre de Newton. Clarke non seulement connaissait très bien la pensée de Newton mais aussi la philosophie de Bacon, Locke, Descartes, et Leibnitz. Voltaire s'intéressait beaucoup aux idées de Clarke mais conclut que son ami n'était qu'une machine qui raisonnait. Il dit dans ses Lettres Philosophiques que Clarke était "d'une vertu rigide et d'un caractère doux, plus amateur de ses opinions que passionné pour faire des prosélytes, uniquement occupé de calculs et de démonstrations, une vraie machine à raisonnements." ⁷ C'était peut-être par Clarke que Voltaire fit la connaissance d'un autre disciple de Newton, le Docteur Henry Pemberton, dont Voltaire connaissait déjà l'oeuvre, A View of Sir Issac Newton's Philosophy. M. Collins affirme que c'est à cause de l'influence de Pemberton que Voltaire avait commencé l'étude de Principia et Optics. ⁸

Enthousiaste du théâtre, Voltaire y alla beaucoup en Angleterre. A Drury Lane il vit Jules César et Hamlet. Pour un classique comme Voltaire,

Shakespeare fut une grande révélation. Il allait le connaître grâce à ses amis Bolingbroke, Falkener, et Pope. C'était par des représentations qu'il allait s'initier à l'art de Shakespeare. Voltaire comparait le jeu de l'actrice Oldfield à celui d'Adrienne Lecouvreur, la fameuse actrice française.

Ainsi dans ce premier chapitre nous avons fait un bref résumé de la période qui précède immédiatement le voyage de Voltaire en Angleterre, du séjour de celui-ci et des Anglais célèbres dont il fit connaissance. Les chapitres suivants vont développer les idées de Voltaire sur l'Angleterre: son gouvernement, ses déistes, ses philosophes et sa littérature. Nous verrons que, grâce à l'influence de la culture anglaise, Voltaire le mondain et le poète devint plus sérieux, plus mûr et qu'il fit face à la vie d'une manière plus philosophique.

CHAPITRE II

VOLTAIRE ET LE GOUVERNEMENT ANGLAIS

Il est évident que Voltaire s'intéressait à la politique avant son séjour en Angleterre. Par exemple dans sa tragédie Oedipe écrite en 1718, Voltaire s'élevait contre la royauté tyrannique. Il pensait que le roi devait se dévouer à ses sujets: "Mourir pour son pays est le devoir d'un roi." (III: 137) Dans la même pièce Voltaire voyait souvent les rois comme la proie de l'ignorance et de l'erreur. Ainsi, il répudiait le droit divin des rois:

Nécessité cruelle attachée à l'empire!
Dans le coeur des humains les rois ne peuvent lire;
Souvent sur l'innocence ils font tomber leurs coups,
Et nous sommes, Araspe, injuste malgré nous. (III: 140)

Voici un autre passage où il s'agit de la gloire des rois:

Tant qu'ils sont sur la terre, on respecte leurs lois;
On porte jusqu'aux cieux leur justice suprême;
Adorés de leur peuple, ils sont des dieux eux-mêmes,
Mais après leur trépas, que sont-ils à vos yeux?
Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux. (III: 123)

Mais les idées politiques de Voltaire exprimées d'une manière générale avant son voyage en Angleterre ont pris une forme plus précise à cause de ses expériences Outre-Manche: "l'Angleterre lui donne le sentiment plus vif de la liberté, lui rend plus insupportable le pouvoir absolu." ¹

La philosophie politique de Locke, Hobbes, Sidney, Ramsey, et Bolingbroke intéressait beaucoup Voltaire. Locke était pour lui le plus grand théoricien. Voltaire fit un éloge de Locke dans son Essai sur les Moeurs à propos de la colonie de la Caroline: "Le plus grand lustre de cette

colonie est d'avoir reçu ses lois du philosophe Locke. La liberté entière de conscience, la tolérance de toutes les religions fut le fondement de ces lois." (XXIII: 120) Dans le Sermon de Josias Rossette Voltaire dit que "c'était le grand philosophe Locke qui était tolérant, lui qui, dans le code des lois qu'il donna à la Caroline, posa pour fondement de la législation, que sept pères de famille, fussent-ils Turcs ou Juifs, suffisaient pour établir une religion dont tous les adhérents pourraient parvenir aux charges de l'Etat." (XLV: 131) Locke réfutait la théorie que les sentiments étaient innés et naturels. Selon lui, nos sentiments et nos pensées viennent par les sens. Néanmoins, Locke gardait des notions de droit et de morale naturelle qu'il incorpora dans son Essai sur le gouvernement civil écrit en 1690, l'année où son Essai sur l'entendement humain fut aussi publié. Il établit la légitimité de la nouvelle révolution basée sur la sanction de la constitution anglaise. Le pouvoir administratif et judiciaire est délégué par la société. Ainsi, le gouvernement légitime est fondé sur des droits naturels des peuples. Il est probable que Locke a inspiré cette première image que se formait Voltaire de l'Angleterre. Bien sûr, l'influence de Locke se trouve dans presque toutes les oeuvres de Voltaire. Le Poème sur la loi naturelle est un manifeste clair sur la doctrine de Locke. Voltaire dit au commencement de la première partie du poème que "Dieu a donné aux hommes les idées de la justice, et la conscience pour les avertir, comme il leur a donné tout ce qui leur est nécessaire." ²

A propos de Hobbes, Voltaire connaissait son oeuvre mais il n'acceptait pas sa théorie de la force. Dans son Histoire des guerres civiles d'Angleterre

et son de Civitate Hobbes tend à légitimer la Force, à justifier tout par la force seule. C'est pour Hobbes le principe de la morale et presque l'âme de la conscience. La justice n'est que la puissance et la Loi n'est que la volonté du plus fort. Chacun a ses droits sur toutes choses et donc on fait la guerre pour réaffirmer ses droits. Bien sûr, Voltaire condamnait toute guerre et force per se. Dans le Philosophe Ignorant Voltaire adresse à Hobbes les mots suivants:

Profond et bizarre philosophe, bon citoyen, esprit hardi, ennemi de Descartes, toi qui t'es trompé comme lui, toi dont les erreurs en physique sont grandes, et pardonnables parce que tu étais venu avant Newton,...c'est en vain que tu étonnes tes lecteurs en réussissant presque à leur prouver qu'il n'y a aucunes lois dans le monde que des lois de convention; qu'il n'y a de juste et d'injuste que ce qu'on est convenu d'appeler tel dans un pays...Tu dis que, dans la loi de nature, "tous ayant droit à tout, chacun a droit sur la vie de son semblable." Ne confonds-tu pas la puissance avec le droit? Penses-tu qu'en effet le pouvoir donne le droit, et qu'un fils robuste n'ait rien à se reprocher pour avoir assassiné son père languissant et décrépit? 3

La philosophie d'Algernon Sidney, un partisan de Cromwell et l'auteur des Discours sur le Gouvernement, gagna l'admiration de Voltaire. L'oeuvre de Sidney est un code favori des républicains. Comme Voltaire il réfutait le droit divin des rois. Voici les remarques de Voltaire à propos de Sidney dans la Gazette littéraire de l'Europe, le 14 mars 1764:

Nous ne ferons qu'annoncer ces Discours; ils sont connus et traduits depuis longtemps en français; c'est de tous les ouvrages politiques celui où les principes des gouvernements libres sont développés et soutenus avec le plus de chaleur et de force. Sidney écrivait d'après

son cœur, et il scella ses sentiments de son sang. Ces mêmes Discours sur le gouvernement lui coûtèrent la vie; mais ils rendront sa mémoire immortelle. Ni Athènes, ni Rome, n'ont eu de républicain plus ardent et plus fier qu'Algernon Sidney: il fit la guerre à Charles Ier; il se liguait, sans être d'aucune secte ni même d'aucune religion, avec les enthousiastes féroces qui détronèrent et égorgèrent juridiquement ce prince infortuné,.... (LXIII: 347-348)

Certainement, Voltaire admirait les idées républicaines de Sidney mais Voltaire lui-même avait une préférence pour la monarchie. Bien que Voltaire exprimât des idées républicaines dans ses pièces Brutus et La Mort de César, ce sont les personnages de théâtre qui parlaient et non Voltaire.

La philosophie de Ramsay ressemble aussi à celle de Voltaire. Le chevalier Ramsay donna en 1719 un Essai de politique où il prétendait exposer les principes de Fénelon, et en 1723 il écrivit son Histoire de la Vie de Fénelon. A cause de ses oeuvres, le Régent le protégeait comme disciple de Fénelon et en 1723 le nomma chevalier de saint-Lazare et lui donna une pension de 2.000 livres. Voltaire, un admirateur de Fénelon, s'intéressait aux oeuvres de Ramsay. Dans son Essai Philosophique sur le gouvernement civil Ramsay considère l'anarchie et le despotisme comme les deux causes des révolutions. Des remèdes sont les lois de la nature et les fondements de droit civil. Selon lui, toutes les lois particulières viennent de la loi naturelle qui prescrit que chaque personne doit aimer chaque chose selon la dignité de sa nature. Néanmoins, il se rend compte que les hommes sont des êtres sociaux mais inégaux. Etant corrompu par l'amour-propre, l'homme a besoin d'une autorité souveraine. Il dit que

c'est Dieu qui est la source de toute autorité et non le peuple. Il affirme que la révolte ne doit pas être permise, même pour la religion. Comme Voltaire il croit que la vraie religion n'a pas besoin de cérémonies et qu'elle vient du coeur. De plus, Ramsay et Voltaire pensent que le souverain n'a pas le droit d'intervenir dans la religion. Le but du souverain est de garder le bien public par son pouvoir législatif, son droit de paix et de guerre, et son droit de lever des impôts. Le souverain ne doit pas violer la liberté de son peuple et leur droit de propriété. Ainsi, à travers ces pensées de Ramsay, la philosophie de Voltaire se manifeste. Par exemple, dans le Dictionnaire Philosophique Voltaire exprime beaucoup d'idées du philosophe anglais, surtout celles de l'égalité:

Chaque homme, dans le fond de son coeur, a droit de se croire entièrement égal aux autres hommes; il ne s'ensuit pas de là que le cuisinier d'un cardinal doit ordonner à son maître de lui faire à diner...L'égalité est donc à la fois la chose la plus naturelle et en même temps la plus chimérique. ⁴

Voltaire est d'accord avec Ramsay quand il dit que les hommes ne peuvent pas se gouverner eux-mêmes:

Les hommes sont rarement dignes de se gouverner eux-mêmes. Ce bonheur ne doit appartenir qu'à des petits peuples qui se cachent dans des îles ou entre des montagnes, comme des lapins qui se dérobent aux animaux carnassiers; mais à la longue ils sont découverts et dévorés. ⁵

La théorie que la source de toute autorité est Dieu et non le peuple est aussi partagée par Voltaire et Ramsay. C'est-à-dire que la morale vient

de Dieu. D'après Voltaire :

La morale n'est point dans la superstition, elle n'est point dans les cérémonies, elle n'a rien de commun avec les dogmes. On peut trop répéter que tous les dogmes sont différents, et que la morale est la même chez tous les hommes qui font usage de leur raison. La morale vient donc de Dieu comme la lumière. ^o

Voltaire reçut aussi beaucoup d'idées politiques de Bolingbroke. Dans sa Dissertation upon Parties Bolingbroke écrit que le législateur est un pouvoir suprême parce que celui qui donne les lois doit être suprême. Bolingbroke est aussi en faveur d'avoir un mélange des trois pouvoirs : monarchique, aristocratique et démocratique, et chacun sert de frein sur les autres. Ainsi il semble croire en la souveraineté de la législature et en l'Etat mixte. Voltaire comme Bolingbroke était en faveur de l'harmonie des pouvoirs. Voici des vers de sa Henriade :

Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés de noeud qui les rassemble,
Les députés du peuple, et les grands, et le roi,
Divisés d'intérêts, réunis par la loi. (XIII: 14)

Certainement lorsqu'on voit la philosophie des théoriciens anglais, il est évident que Voltaire connaissait les idées politiques de ces hommes parce que leurs idées se trouvent souvent dans ses oeuvres. Il est très intéressant de noter les remarques que fait Voltaire à propos des théoriciens en général :

Mais il faut convenir que des hommes très sages, très dignes peut-être de gouverner, ont écrit sur l'administration des Etats, soit en France, soit en Espagne,

soit en Angleterre. Leurs livres ont fait beaucoup de bien: ce n'est pas qu'ils aient corrigé les ministres qui étaient en place quand ces livres parurent, car un ministre ne se corrige point et ne peut se corriger; il a pris sa croissance; plus d'instructions, plus de conseils; il n'a pas le temps de les écouter; le courant des affaires l'emporte; mais ces bons livres forment les princes, et la seconde génération instruite. 7

Quant au gouvernement anglais, qu'est-ce que Voltaire en pensait?

Nous avons déjà vu que Voltaire, à cause de ses incarcérations à la Bastille, était très amer contre le gouvernement de sa patrie. Son jugement de l'Angleterre a été naturellement influencé. Outre-Manche il voyait un type de paradis terrestre. Sa description de la nation anglaise dans la huitième "Lettre" philosophique semble en faire la constatation.

La nation anglaise est la seule de la terre qui soit parvenue à régler le pouvoir des rois en leur résistant, et qui d'efforts en efforts ait enfin établi ce gouvernement sage, où le prince, tout-puissant pour faire du bien, a les mains liées pour faire le mal, où les seigneurs sont grands sans insolence et sans vassaux, et où le peuple partage le gouvernement sans confusion.

Voltaire exprimait son admiration de la constitution anglaise dans l'A, E, C de 1762. Quand le Français a posé la question, "De tous les états, quel est celui qui vous paraît avoir les meilleures lois, la jurisprudence la plus conforme au bien général et au bien des particuliers?" l'Anglais répond, "c'est mon pays sans contredit. La preuve en est que, dans tous nos démêlés, nous vantons toujours notre heureuse constitution, et que dans tous les autres royaumes, on en souhaite une autre." (L: 135) Comme déjà mentionné, Voltaire admirait l'harmonie des pouvoirs: "La Chambre

des Pairs et celle des Communes sont les arbitres de la nation, le Roi est le sur-arbitre." ⁹ Dans la huitième "Lettre" philosophique Voltaire dit que le Parlement anglais aime se comparer aux anciens Romains. Selon lui, les deux gouvernements sont entièrement différents. L'avantage de Rome est de n'avoir pas connu les guerres de religion, mais il ajoute que les Anglais en sont guéris. Voltaire montre que les guerres civiles conduisirent Rome à l'esclavage, l'Angleterre à la liberté. Il aime le fait que les Anglais sont contre les conquêtes sans justice. A propos de Louis XIV il dit que "Les Anglais étaient acharnés contre Louis XIV, uniquement parce qu'ils lui croyaient de l'ambition." ¹⁰ Ainsi Voltaire définit le Gouvernement selon l'idéal anglais et le considéra sous un aspect historique. Bien que l'Angleterre eût, pour Voltaire, un gouvernement idéal, il ne croyait pas qu'il pût s'établir en France. D'abord, les Anglais habitent une île et en plus, leur roi n'a pas besoin d'entretenir une armée de terre qu'on peut employer contre les sujets. Puis, les Anglais ont un esprit plus sérieux que les Français et plus de fermeté dans le caractère. En plus, les Anglais se sont libérés du joug de Rome que les Français continuent à porter. Selon Voltaire, les Français ne pouvaient établir une bonne constitution qu'après avoir secoué ce joug.

Voltaire admirait aussi le système des impôts des Anglais parce que "tout le monde paie; chacun donne, non selon sa qualité (ce qui est absurde), mais selon son revenu; il n'y a point de taille ni de capitation arbitraire, mais une taxe réelle sur les terres." ¹¹ Donc Voltaire croyait à l'égalité devant l'impôt. Il aimait l'idée que les nobles et les prêtres n'étaient pas exempts de payer certaines taxes. Voltaire admirait aussi le système

de passer les lois pour se procurer de l'argent. Voici ce système selon Voltaire: "Les seigneurs et les évêques peuvent bien rejeter le bill des communes, lorsqu'il s'agit de lever de l'argent, mais il ne leur est pas permis d'y rien changer." ¹² Autrement dit, tous les impôts sont réglés par la Chambre des Communes.

Ainsi Voltaire se rendait compte de l'excellence de la constitution anglaise due aux garanties d'indépendance. La constitution garantissait la liberté de l'individu de parler sans crainte, d'avoir des biens personnels, et d'être jugé en matière criminelle par un jury de pairs. En outre, les visiteurs en Angleterre jouissaient de ces mêmes libertés.

Les aspects politiques conduisent naturellement aux aspects juridiques, sociaux, et économiques. Ici aussi Voltaire s'inspirait des principes anglais. Dans une lettre qu'il écrivit en 1753 nous trouvons:

C'est un grand malheur qu'il y ait si peu de gens en France qui imitent l'exemple des Anglais. On a été obligé d'adopter leur physique, d'imiter leur système de finance, de construire les vaisseaux selon leur méthode quand les imitera-t-on dans la noble liberté de donner à l'esprit tout l'essor dont il est capable?
(LXXV: 166)

Surtout Voltaire admirait la tolérance des Anglais. Selon lui, la tolérance pouvait engendrer la richesse d'un Etat alors que l'intolérance pouvait causer sa ruine. Chez Voltaire la tolérance signifiait la liberté. Le danger le plus affreux à la liberté était la torture d'un accusé. Bien sûr, l'intérêt que Voltaire donna à l'affaire Calas montre sa haine de l'intolérance et de la torture. Dans son Dictionnaire philosophique il protesta contre la question, une forme inhumaine de, la torture. En comparant

les Français et les Anglais voici ses remarques :

Les Français, qui passent, je ne sais pourquoi, pour un peuple fort humain, s'étonnent que les Anglais, qui ont eu l'inhumanité de nous prendre tout le Canada, aient renoncé au plaisir de donner la question. ¹³

Selon ce passage, Voltaire admirait le fait que l'Angleterre avait aboli la torture. Dans un cas civil il observait chez les Anglais que la loi seule jugeait. Et si le cas n'était pas prévu par la loi, une loi nouvelle du parlement était promulguée.

Ce qui attirait le plus l'attention de Voltaire était la liberté des Lettres. Et malheureusement Louis XV ne s'intéressait pas aux arts et les sciences autant que Louis XIV. Par conséquent la condition des écrivains par exemple avait empiré. En Angleterre, au contraire, Voltaire remarquait que les écrivains exerçaient des charges publiques et étaient honorés par le public. Voici sa description des Lettres en Angleterre :

Le mérite trouve à la vérité en Angleterre d'autres récompenses plus honorables pour la nation; tel est le respect que ce peuple a pour les talents, qu'un homme de mérite y fait toujours fortune. M. Addison en France eut été de quelque académie, et aurait pu obtenir, par le crédit de quelque femme, une pension de douze cents livres, ou plutôt on lui aurait fait des affaires, sous prétexte qu'on aurait aperçu dans sa tragédie de Caton quelques traits contre le portier d'un homme en place; en Angleterre il a été secrétaire d'Etat. ¹⁴

Voltaire observait donc que l'utilité politique et sociale pouvait être jointe à l'utilité artistique et littéraire. Surtout Voltaire aimait le

fait que les Anglais respectaient un homme non pour son titre mais pour son mérite. L'enterrement de Newton à Westminster avec les rois lui fit une grande impression ainsi qu'il le montre dans ses Lettres philosophiques.

Voltaire se rendait compte que la liberté produisait un intérêt dans les Lettres. Elle élevait l'esprit et le style de l'écrivain. Tous les bienfaits des arts sont perdus si l'individu n'a pas la liberté de s'exprimer et de publier ses pensées. Voltaire montrait aussi que la littérature aidait la société parce qu'elle divertissait et enseignait en même temps.

Pendant son séjour en Angleterre Voltaire avait aussi l'occasion d'y observer les conditions sociales. En lisant ses oeuvres on note que les conditions sociales lui paraissent plus importantes que les conditions politiques. Dans la dixième "Lettre" philosophique Voltaire fit l'éloge du négociant anglais. Il l'admirait à cause de son utilité sociale et de sa contribution au bien-être général:

Je ne sais pourtant lequel est le plus utile à un état, ou un seigneur bien poudré qui sait précisément à quelle heure le roi se lève, à quelle heure il se couche, et qui se donne des airs de grandeur en jouant le rôle d'esclave dans l'antichambre d'un ministre, ou un négociant qui enrichit son pays, donne de son cabinet des ordres à Surate et au Caire, et contribue au bonheur du monde. ¹⁵

Voltaire dit aussi dans ses Lettres philosophiques que par le négoce la noblesse elle-même pouvait connaître une activité réelle et salutaire:

"Le cadet d'un pair du royaume ne dédaigne point le négoce: milord Townshend, ministre d'Etat, a un frère qui se contente d'être marchand dans la Cité." ¹⁶

Voltaire exaltait le commerce à cause de sa contribution à la condition sociale. L'Angleterre s'enrichissait par la vente de l'étain, des laines, et des excellents blés et toutes les industries avaient garanti le bien-être des Anglais. Bien que Voltaire reprochât à l'aristocratie française de ne pas s'intéresser au commerce, il reprocha pourtant à l'évêque d'Annecy d'être le petit-fils d'un maçon. Comme nous le savons, ce que Voltaire écrivait et ce qu'il croyait n'étaient pas toujours d'accord. Par exemple, c'est clair qu'il méprisait la "canaille", c'est-à-dire le peuple ignorant et superstitieux. Incapable de se gouverner lui-même, il avait besoin d'être conduit par un petit nombre d'hommes éclairés. Quoiqu'il célébrât les travailleurs de Ferney, il n'était pas des leurs, mais leur patriarche malgré l'égalité de naissance et d'intelligence qu'il prêchait. Voltaire trouvait qu'il fallait éduquer seulement les classes élevées et non les basses classes.

Voltaire a toujours proposé des réformes sociales, dont plusieurs étaient influencées par l'exemple de l'Angleterre. Quant à l'hygiène, il était le premier en France dans les campagnes en faveur de l'inoculation pour la prévention de la petite vérole. La onzième "Lettre" philosophique montre cet intérêt:

On dit doucement dans l'Europe chrétienne que les Anglais sont des fous et des enragés, des fous parce qu'ils donnent la petite vérole à leurs enfants pour les empêcher de l'avoir, des enragés parce qu'ils communiquent de gaieté de coeur à ces enfants une maladie certaine et affreuse dans la vue de prévenir un mal incertain; les Anglais de leur côté disent: "Les autres Européens sont des lâches et des dénaturés; ils sont lâches en ce qu'ils craignent de faire un peu de mal à leurs enfants, dénaturés en ce qu'ils les exposent à mourir un jour de la petite vérole. 17

Par conséquent Voltaire admirait la sagesse des Anglais en matière d'hygiène.

Comme philosophe, Voltaire cherchait toujours à améliorer les conditions de la société. Dans l'introduction à l'Essai sur les Moeurs Voltaire décrit les conditions horribles des paysans français. Il les montrait "vivant dans des cabanes avec leurs femelles et quelques animaux, exposés sans cesse à toute l'intempérie des saisons,...soumis, sans qu'ils sachent pourquoi, à un homme de plume, auquel ils portent tous les ans la moitié de ce qu'ils ont gagné à la sueur de leur front,...quittant quelquefois leur chaumière lorsqu'on bat le tambour, et s'engageant à s'aller faire tuer dans une terre étrangère, et à tuer leurs semblables pour le quart de ce qu'ils peuvent gagner chez eux en travaillant." (IXX: 53-54) En Angleterre, au contraire, Voltaire voyait que "liberty and property, c'est le cri anglais...On travaille pour soi et pour sa famille avec plus de vigueur et de plaisir que pour un maître." (LVII: 485)

Le grand nombre de prêtres en France présentait un grand problème selon Voltaire. Il croyait que les prêtres ne contribuaient pas au bien-être général. C'est ce qu'il explique dans l'Homme aux quarante écus:

Que ferait aujourd'hui l'Angleterre si, au lieu de quarante mille hommes de mer, elle avait quarante mille moines? Plus les arts se sont multipliés, plus le nombre des sujets laborieux est devenu nécessaire. Il y a certainement dans les cloîtres beaucoup de talents ensevelis, qui sont perdus pour l'Etat. 18

Quant à la dot, Voltaire était d'accord avec les Anglais parce qu'il croyait qu'une femme sans dot, mais qui était une bonne personne et qui

réglait bien sa maison, était meilleure qu'une jeune fille frivole avec une dot:

Mais les filles, monsieur, les filles des pauvres gentilshommes, qu'on ne peut marier, que feront-elles? Elles feront, on l'a dit mille fois, comme les filles d'Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande..., elles seront bien meilleures mères, quand on se sera accoutumé ainsi... Une femme ménagère et laborieuse fera plus de bien dans une maison que la fille d'un financier, qui dépense plus en superfluités qu'elle n'a porté de revenu chez son mari. 19

Voltaire s'intéressait aux théories économiques des Anglais. Néanmoins, dans ce sujet il trouvait la philosophie de Locke inférieure. Contrairement à Voltaire, Locke avait confiance dans le système mercantiliste et confirma la théorie que la richesse consistait en la possession d'une grande masse d'or et d'argent. C'était Hume que Voltaire considérait comme le maître des économistes. En 1752 et 1753 apparurent les dissertations de Hume -- Political Discourses and Essays and Treatises on several subjects. Comme Voltaire, Hume réfuta le système mercantile. En outre, il montrait la solidarité des nations par la division territoriale du travail. Hume était remarquable parce qu'il voyait la cohérence entre les données économiques et celles de la politique et de la sociologie. Ne voyons-nous pas chez Hume les idées de Voltaire? Les deux croyaient au libéralisme économique, c'est-à-dire à la liberté du commerce et du travail.

En essayant d'analyser l'influence du gouvernement anglais sur Voltaire, on doit se rendre compte des problèmes qui existaient en France. Voltaire, très conscient de ces problèmes, essaya de trouver des solutions en

Angleterre dans les théories de plusieurs philosophes anglais. C'était le philosophe humanitaire en Voltaire qui cherchait à transformer sa chère France sur le modèle anglais pour éliminer ainsi l'injustice et l'intolérance. Les déistes anglais ont influencé Voltaire dans cette lutte, car il a trouvé dans leurs écrits des armes qui l'ont aidé à mener cette guerre contre l'intolérance.

CHAPITRE III

VOLTAIRE ET LES DÉISTES ET PHILOSOPHES ANGLAIS

C'est à cause des philosophes anglais que Voltaire témoignait un esprit philosophique dans ses conceptions littéraires, scientifiques, politiques, sociales et économiques. Parmi les penseurs qu'il lisait, certains étaient morts depuis longtemps comme Bacon et Hobbes. Locke mourut au début du dix-huitième siècle et Newton venait de mourir avant les Lettres philosophiques mais d'autres vivaient toujours -- comme Bolingbroke, Hume, Warburton, et Chubb. Qu'ils fussent morts ou vivants, Voltaire subit une influence considérable. Il admirait leur hardiesse, leur esprit original, leur imagination ou leur réalisme. Dans son Discours de maître Bellequier voici comment Voltaire exprima son enthousiasme pour les penseurs anglais:

Tournez les yeux vers cette île fameuse longtemps plus sauvage que nous-mêmes, habitée comme notre malheureux pays par l'ignorance et le fanatisme, couverte comme la France du sang de ses citoyens, demandez-lui quel prodige l'a changée...L'Angleterre vous répondra: Graces en soient rendues à Locke, à Newton, à Shaftesbury, à Collins,...à une foule de sages qui ont changé l'esprit de la nation et qui l'ont détourné des disputes absurdes et fatales de l'école, pour le diriger vers les sciences solides. (XLVI: 378)

De tous les philosophes que Voltaire étudiait, Locke fut pour lui le maître, et il suffit seulement de lire les Lettres philosophiques, le Philosophe ignorant, le Traité de Métaphysique et beaucoup d'autres oeuvres de Voltaire. Même dans son Siècle de Louis XIV Voltaire exaltait Locke:

"Locke seul serait un grand exemple de cet avantage que notre siècle a eu sur les plus beaux âges de la Grèce. Depuis Platon jusqu'à lui il n'y a rien; personne dans cet intervalle n'a développé les opérations de notre âme." ¹ Il continue à dire que "Locke seul a développé l'entendement humain dans un livre où il n'y a que des vérités; et, ce qui rend l'ouvrage parfait, toutes ces vérités sont claires." ² Comme nous le savons, Locke réfuta la théorie de Descartes que les idées sont innées. Selon Locke les idées viennent de nos sens, et l'expérience est notre maîtresse. Dans son Philosophe Ignorant Voltaire était d'accord avec lui:

Je conviens avec le sage Locke, qu'il n'y a point de notion innée, point de principe de pratique inné: c'est une vérité si constante qu'il est évident que les enfants auraient tous une notion claire de Dieu s'ils étaient nés avec cette idée, et que tous les hommes s'accorderaient dans cette même notion, accord que l'on n'a jamais vu. ³

Les théories de Locke et de Voltaire sur l'existence de Dieu sont les mêmes. Comme Locke, Voltaire croyait que si Dieu ne nous donna pas une idée innée de son existence, il nous donna des témoignages de son existence. Les deux insistaient sur la preuve des causes finales pour fonder leur croyance sur l'existence de Dieu. Dans le Dictionnaire Philosophique, Voltaire dit qu'il n'y a "nul arrangement sans objet, nul effet sans cause; donc tout est également le résultat, le produit d'une cause finale..." ⁴ Les deux philosophes croyaient aussi à l'utilité de Dieu; c'est-à-dire que Dieu est le vengeur de nos crimes. Peut-être est-ce à cause de l'empirisme enseigné par Locke que Voltaire verra Dieu non comme un Dieu d'amour et de clémence, mais un Dieu de Justice et de

vengeance qui justifie la morale et la vertu. Par exemple, dans le Dictionnaire Philosophique, Voltaire dit qu'il faut admettre "un Dieu rémunérateur et vengeur qui nous serve à la fois de frein et de consolation, ou rejeter cette idée en nous abandonnant à nos calamités sans espérance et à nos crimes sans remords." ⁵ Ainsi les deux philosophes croyaient que l'idée de l'existence de Dieu n'était pas innée mais acquise par nos sens. De plus, les deux considéraient Dieu comme utile à la société.

Voltaire et Locke se montraient indécis quand ils parlaient de l'âme. Ils ne savaient pas si l'âme était matière comme le corps, cette matière pouvait avoir la propriété de penser si Dieu le voulait. Etant matière, l'âme n'était pas immortelle. Dans le Dictionnaire Philosophique Voltaire affirme:

Mr. Locke dit qu'il est impossible à la raison de prouver la spiritualité de l'ame: j'ajoute qu'il n'y a personne sur la terre qui ne soit convaincu de cette vérité...Mais non seulement Locke était vertueux, non seulement il croyait l'ame mortelle, mais il n'a jamais affirmé que la matière pense; il a dit seulement que la matière peut penser si Dieu le veut.... (LVI: 450 et 452)

L'hypothèse de Locke sur la matière pensante était très utile à Voltaire parce qu'elle était une arme contre les matérialistes et contre les spiritualistes, contre les matérialistes parce qu'ils ignoraient l'essence de la matière et contre les spiritualistes parce qu'ils croyaient à une substance distincte du corps mais attachée au corps et qu'on appelle âme. Aux yeux de Voltaire, Locke était le créateur de la métaphysique, à peu près comme Newton était le créateur de la physique. Voltaire admirait

Locke parce que ce philosophe anglais n'avait pas étudié les livres pour connaître notre âme mais au contraire, il descendait profondément en lui-même et que dans son Traité de l'Entendement humain, il présenta aux hommes la réflexion de lui-même. Par conséquent, Locke réduisit la métaphysique à "la physique expérimentale de l'âme." ⁶

Voltaire suivit-il les théories de Locke à propos du libre arbitre, morale universelle et tolérance? D'abord examinons la théorie du libre arbitre. Voltaire était d'accord avec Locke quand celui-ci dit que "So far as man has the power to think, or not to think; to move or not to move, according to the preference or the direction of his own mind; so far is a man free." ⁷ Ainsi Locke admettait que la liberté n'était que la puissance de faire ce qu'on voulait. Voltaire exprima la même idée dans son Traité de Métaphysique: "Vouloir et agir, c'est précisément la même chose qu'être libre." ⁸ Et ailleurs: "La liberté donnée de Dieu à l'homme est le pouvoir faible, limité, et passager, de s'appliquer à quelques pensées et d'opérer certains mouvements." ⁹ Selon Locke, notre volonté n'est déterminée ni par le bien ni par le plus grand bien, mais par nos désirs. Nos désirs cherchent le bonheur. Locke affirma que nous avons la puissance d'arrêter un désir particulier et d'empêcher qu'il ne provoque la volonté et nous fasse agir. Nous pouvons comparer nos désirs et en apprécier les buts et les raisons. C'est là où se trouve la liberté humaine. Locke conclua que la base de toute liberté est la recherche du bonheur véritable. La même opinion se trouve chez Voltaire. Voici ce qu'il dit dans Le Philosophe Ignorant:

La liberté consiste à ne point faire une mauvaise action quand mon esprit se la représente nécessairement mauvaise; à subjuguier une passion quand mon esprit m'en fait sentir le danger, et que l'horreur de cette action combat puissamment mon désir... Nous pouvons réprimer nos passions, ... mais alors nous ne sommes pas plus libres en réprimant nos désirs qu'en nous laissant entraîner à nos penchants... ¹⁰

Les idées de Voltaire et Locke sur la morale universelle ne se ressemblent pas exactement, mais c'est une question plutôt de degré. Locke croyait que la vertu n'est pas une idée innée et que l'idée de justice n'est pas universelle. Il citait des exemples tels que ceux des sauvages qui croient qu'ils méritent une félicité éternelle tout en mangeant leurs ennemis. Voltaire, au contraire, croyait que nous avons gravé dans notre coeur une notion du juste et de l'injuste commune à tous les peuples. Dans son Poème sur la Loi Naturelle Voltaire dit que Dieu a donné aux hommes les idées de la justice et la conscience pour les avertir. Voltaire conclut que c'est cette loi naturelle sur laquelle la religion est fondée. Mais Voltaire semble se contredire en opposant des idées innées dans une lettre au Prince Royal en octobre 1737:

Je conviens avec lui (Locke) qu'il n'y a réellement aucune idée innée; il suit évidemment qu'il n'y a aucune proposition de morale innée dans notre ame; mais de ce que nous ne sommes pas nés avec de la barbe, ne s'ensuit-il pas que nous ne soyons nés, nous autres habitants de ce continent, pour être barbus à un certain âge? Nous ne naissons pas avec la force de marcher; mais quiconque naisse avec deux pieds marchera un jour. C'est ainsi que personne n'apporte en naissant l'idée qu'il faut être juste; mais Dieu a tellement conformé les organes des hommes, que tous, à un certain âge, conviennent de cette vérité. (LXXX: 161-162)

Dans le sujet de la tolérance Voltaire et Locke partageaient les mêmes idées. Néanmoins, Locke contredit sa théorie en refusant la tolérance aux catholiques et aux athées et Voltaire lui-même attaquait les athées. Ses remarques dans le Dictionnaire Philosophique affirment ceci: "Les athées sont pour la plupart des savants hardis et égarés qui raisonnent mal, et qui, ne pouvant comprendre la création, l'origine du mal, et autres difficultés, ont recours à l'hypothèse de l'éternité des choses et de la nécessité." ¹¹ Et bien sûr, Voltaire considérait le catholicisme trop persécuteur pour le juger persécuté par Locke. Dans toutes ses oeuvres Voltaire attaquait les injustices commises au nom de la religion catholique. Comme Locke, Voltaire voulait la subordination de l'autorité religieuse à l'autorité civile.

Il n'y a aucun doute que Voltaire est redevable de beaucoup de ses idées, de ses théories à Locke. C'est surtout dans les Lettres Philosophiques, le Philosophe Ignorant, le Dictionnaire Philosophique, et le Poème sur la Loi Naturelle que le lecteur se rend compte de cette dette de Voltaire où il s'agit de: le non-innéité, la limite de nos connaissances, le rôle des sens, l'existence de Dieu, l'incertitude sur la nature de l'âme, la conception de la liberté et la tolérance. C'est seulement dans l'idée de la morale universelle que les deux hommes montrent des différences.

Newton avait aussi l'opinion que les idées viennent par les sens. Cette opinion l'unit à Locke et à Bacon. Voltaire promulgua la physique et l'optique de Newton dans les Lettres Philosophiques et surtout dans les Eléments de la Philosophie de Newton. M. Block nous indique que Voltaire devint un Newtonien en se convertissant à Locke!

En même temps qu'il étudiait la philosophie de Locke, et de Newton, il saisissait les affinités intimes qui unissent les deux penseurs et les rattachaient tous deux à une tradition commune. Voilà pourquoi il retire de leur étude plus que des vues particulières. Fidèle à l'évolution historique dont il se rendait un compte si exact, il crut que son rôle était d'acclimater en France, non tant les principes de Newton et de Locke que les principes généraux de la philosophie expérimentale qui les avait guidé. 12

Comme Locke, Newton était très religieux et il joignait une métaphysique à sa physique pour combattre l'athéisme. Voltaire admirait Newton parce que "toute la philosophie de Newton conduit nécessairement à la connaissance d'un Être suprême, qui a tout créé, tout arrangé librement." (XLI: 48) Les deux pensaient que la matière avait reçu l'existence d'une cause libre. La matière gravite, non par sa nature, mais par Dieu. Les planètes tournent en un sens plutôt qu'en un autre parce que leur créateur a dirigé leur cours. Au contraire, Descartes, comme montrait Voltaire, n'admettait d'autre Dieu que l'immensité des choses. Newton croyait que, de toutes les preuves de l'existence de Dieu, celles des causes finales étaient les plus fortes. En outre, il n'acceptait pas la théorie de la succession des êtres. Il montrait que "l'univers est un tout qui se développe sans cesse; c'est un même être dont la nature est d'être immuable dans sa substance, et éternellement varié dans ses modifications." (XLI: 51) Dans le Dictionnaire Philosophique (article chaîne des êtres créés), Voltaire d'abord croyait à cette échelle des êtres mais plus tard il changeait son opinion:

La première fois que je lus Platon et que je vis cette gradation d'êtres qui s'élèvent depuis le

plus léger atome jusqu'à l'Être suprême, cette échelle me frappa d'admiration; mais, l'ayant regardée attentivement ce grand fantôme s'évanouit...S'il y en a une (chaîne), c'est celle que Newton a découverte; c'est elle qui fait graviter tous les globes du monde planétaire les uns vers les autres dans ce vide immense. 13

Voltaire, dans la première moitié de sa vie, partageait la même opinion que Newton à propos de la question de savoir si l'Être suprême est bienfaisant. Les deux philosophes croyaient que ce qui est mauvais par rapport à une personne est bon dans l'arrangement général. Ils affirmèrent qu'il y a plus de bien que de mal dans ce monde parce qu'en effet peu d'hommes souhaitent la mort même s'ils souffrent beaucoup. Néanmoins, plus tard dans sa vie, Voltaire changea son opinion et devint pessimiste. Candide est un bon exemple de l'attaque de Voltaire sur la philosophie optimiste de Leibnitz qui était aussi celle de Newton.

Selon Newton, les attributs de Dieu sont l'espace et la durée. Ils sont "comme deux êtres dont l'existence suit nécessairement de Dieu même: l'Être infini est en tout lieu, donc tout lieu existe; l'Être éternel dure de toute éternité, donc une éternelle durée est réelle." (XLI: 58) Dieu seul peut connaître tout l'espace et toute la durée. Voltaire était autrefois d'accord avec Newton. Il se rendait compte que l'homme est très limité dans sa connaissance de l'espace et de la durée. Il s'exprime ainsi dans ses Eléments de la Philosophie de Newton, chapitre onze sur l'Espace:

Nous mesurons quelques parties improprement dites de l'espace par le moyen des corps étendus que nous touchons. Nous mesurons des parties improprement dites de la durée, par le moyen des mouvements que nous apercevons. (XLI: 63-64)

Dans sa philosophie concernant la liberté en Dieu, Newton croyait que Dieu est infiniment libre et infiniment puissant; par conséquent il a fait beaucoup de choses qui n'ont d'autre raison d'être que sa volonté. L'univers était créé comme Dieu le voulait. Les planètes se meuvent d'ouest en est; il y a une certaine quantité d'animaux, d'étoiles et d'autres créations et tout cela existe seulement parce que c'est la volonté de Dieu. Voltaire soutenait cette théorie dans le Dictionnaire Philosophique:

"Tout ce qui appartient à la nature est uniforme, immuable, est l'ouvrage immédiat du Maître; c'est lui qui a créé les lois par lesquelles la lune entre pour les trois quarts dans la cause du flux et du reflux de l'Océan..."¹⁴

Après avoir été d'accord avec Newton à propos de l'existence de Dieu, les attributs de Dieu, et liberté en Dieu, Voltaire différait de Newton quand il s'agissait de la liberté chez l'homme. Newton croyait à la liberté de spontanéité, c'est-à-dire que quand nous avons des motifs, notre volonté est déterminée pour ceux-ci. Ces motifs sont le dernier résultat de l'entendement, ou de l'instinct. Ainsi lorsque l'entendement croit qu'il vaut mieux pour la personne obéir à la loi que la violer, la personne obéit à la loi avec spontanéité. La personne fait ce que sa raison l'oblige à faire. Nous sentons mieux cette espèce de liberté quand notre volonté combat nos désirs. D'autre part, Voltaire voyait que "la liberté spontanée est à l'âme ce que la santé est au corps; quelques personnes l'ont tout entière et durable; plusieurs la perdent souvent; d'autres sont malades toute leur existence." ¹⁵ Notre liberté est limitée, variable et très peu de chose parce que l'homme est une petite chose. Par là Voltaire rejoignait Locke et montrait que la volonté libre

est une chimère et qu'il n'y a d'autre liberté que de pouvoir faire ce qu'on veut faire.

Voltaire et Newton croyaient à la religion naturelle. Ils admettaient une morale commune au genre humain et donc une religion naturelle. C'est probable que Voltaire emprunta à Newton cette idée de prédestination et de préformation morale. Ainsi Voltaire n'avait pas à employer le mot et l'idée d'innéisme repousée par Locke, Newton et lui-même. Au contraire de Locke, Newton et Voltaire croyaient que Dieu ayant donné les mêmes sens à tous les hommes, il en résulte chez eux les mêmes besoins, les mêmes sentiments, par conséquent, les mêmes notions qui sont le fondement de la société. Puisque tous les hommes vivent en société, il y a dans leur être un lien secret par lequel Dieu a voulu les attacher les uns aux autres.

En outre, Newton, comme Voltaire et Locke, croyait l'âme incompréhensible. Il n'établit pas pour lui-même un système sur la manière dont l'âme est unie au corps et sur la formation des idées. Mais si Newton ne se prononçait pas sur l'âme, il avait des idées sur la matière. Selon lui, il y a une matière première qui est indifférente à tout, uniforme et capable de toutes les formes, laquelle dans des formes différentes constitue l'univers. Les éléments de cette matière sont les mêmes mais elles se modifient selon les différentes moules par lesquels elles passent. Cette idée s'était fondée sur l'expérience de Robert Boyle qui croyait que l'eau s'était transformée en terre. Voltaire attaqua cette idée dans les Eléments de la Philosophie de Newton:

Il est impossible de concevoir l'immutabilité des espèces, sans qu'elles soient composées de principes inaltérables.

Pour que ces principes, ces premières parties constituantes ne changent point, il faut qu'elles soient parfaitement solides, et par conséquent toujours de la même figure. Si elles sont telles, elles ne peuvent pas devenir d'autres éléments;...(XLI: 104)

Voltaire fit cette conclusion: "Newton reconnaissait de vrais atomes, des corps indivisibles, comme Gassendi; mais il était arrivé à cette assertion par ses mathématiques; en même temps il croyait que ces atomes, ces éléments indivisés se changeaient continuellement les uns en les autres. Newton était homme; il pouvait se tromper comme nous." (XLI: 104-105)

Sans doute Voltaire pensait comme Newton sur la plupart des questions métaphysiques. C'est à Newton que Voltaire devait ses explications de l'existence de Dieu et de la création de l'univers. On n'a qu'à voir ses Lettres Philosophiques, son Traité de Métaphysique, son Dictionnaire Philosophique et surtout ses Eléments de la Philosophie de Newton pour être d'accord.

Ainsi, Voltaire avait commencé à construire des théories sur la métaphysique et la morale mais il y avait beaucoup de questions qui restaient en suspens. C'est aux déistes anglais que Voltaire allait pour compléter, enrichir, ou modifier ses théories. C'est par le déisme d'Outre-Manche que l'on voit plus clairement des aspects importants de la pensée voltairienne. Pour commencer, il est important de noter qu'il y a deux types de déisme, le constructif et le critique. Voltaire était un déiste constructif avant son séjour en Angleterre. Le déisme constructif veut dire l'adoption d'une religion naturelle fondée sur des idées communes de moralité. Il inclut la croyance en un Etre suprême dont les lois se trouvent dans les

coeurs de tous les hommes. Il est opposé au christianisme où il y a des doctrines surnaturelles et des devoirs positifs. Le déisme constructif commença en Angleterre comme un mouvement avec Lord Herbert de Cherbury et Blount et sous l'influence de l'humanisme. Il s'était développé plus tôt en France avec Rabelais, Montaigne et leurs successeurs. Le déisme constructif de Voltaire était français d'origine mais devenait plus fort avec la connaissance des oeuvres de Dryden, Shaftesbury, Tindal, Trenchard, Gordon, Pope, Bolingbroke et des autres.

Quant au déisme critique, le problème est différent. Les déistes critiques n'étaient pas contents de la religion naturelle. Ils pensaient que le christianisme était un obstacle à la moralité naturelle et à la bonté de l'homme. Par conséquent, le christianisme devint une cible principale des attaques des déistes critiques. Il y avait une haine pour le clergé chrétien qui était corrompu. Les déistes critiques cherchaient la nature pour trouver la solution des problèmes religieux et métaphysiques. Selon H. Torrey, c'est à cause de l'influence des déistes anglais que Voltaire attaquait la Bible et le christianisme:

His (Voltaire's) English notebook shows his primary interest in religious questions and the apparent acceptance of a sort of political, anticlerical deism such as he could have found in the Independent Whig and Cato's Letters by Trenchard and Gordon, in Tindal's early Rights of the Christian Church Asserted, or in Mandeville's Free Thoughts on Religion, the Church, and National Happiness.¹⁰

Toland a indirectement influencé la pensée de Voltaire à cause de ses contributions importantes au mouvement général de déisme. C'est à Toland que l'on appliqua pour la première fois les mots Fræthinker et Fantheist.

Toland, comme Voltaire, voyait la religion d'un point de vue historique. Les deux attaquaient les mystères chrétiens et ils défendaient la nécessité de la raison à propos de la religion. Les deux philosophes montraient l'importance de la Hollande dans le développement de l'esprit philosophique et scientifique.

Voltaire pouvait connaître Toland à travers les autres déistes et à travers l'Encyclopédie, et surtout à travers la Vie de Toland de Desmaizeaux. Plus tard Toland était avec Spinoza considéré au XVIIIème siècle comme un des suppôts de l'athéisme. Cependant, Voltaire en parlant de Toland, exagérait sa haine du christianisme. Par exemple dans ses Lettres sur Rabelais, etc. il fit les remarques suivantes: "Toland a porté des coups plus violents. C'était une âme fière et indépendante; né dans la pauvreté, il pouvait s'élever à la fortune s'il avait été plus modéré. La persécution l'irrita; il écrivit contre la religion chrétienne par haine et par vengeance." ¹⁷ En fait Toland défendit le christianisme juif primitif contre le christianisme institutionnel des gentils et voulut rationaliser les miracles et mystères chrétiens comme il le montre dans Christianity not Mysterious, un livre que Voltaire n'avait pas en sa possession à l'époque de son étude de Toland.

Les Lettres à Séréna de Toland, publiées en 1704, étaient mieux connues en France que ses autres oeuvres, grâce à la traduction d'Holbach. Il s'agit, dans ces lettres, d'une discussion de l'origine et du pouvoir des préjugés, de l'histoire de l'immortalité de l'âme chez les païens, et de l'origine et des raisons de l'idolâtrie. Les deux dernières sont une réfutation anti-spinoziste car chez Toland le mouvement est essentiel à la

matière. Voltaire se moquait de cette idée dans une lettre à d'Alembert en 1768:

Il paraît des Lettres philosophiques où l'on croit démontrer que le mouvement est essentiel à la matière. Tout ce qui est pourrait bien être essentiel, car autrement pourquoi serait-il? (B-LXX: 98)

Cependant, malgré les différences, il est évident que Voltaire lut ces Lettres parce que chez Toland et Voltaire il y avait le même arsenal d'idées déistes. Dans ses Lettres à Séréna Toland affirme que les préjugés nous sont transmis de nos parents, et que nos professeurs, et notre clergé nous font nous conformer à leurs idées sans la chance de raisonner pour nous-mêmes. Voltaire exprime ces mêmes opinions dans l'article Préjugés du Dictionnaire Philosophique: "Le préjugé est une opinion sans jugement. Ainsi dans toute la terre on inspire aux enfants toutes les opinions qu'on veut avant qu'ils puissent juger." 18

D'autres similarités dans la pensée de Toland et de Voltaire sont dues à l'emploi de sources communes. Quant à la question de l'immortalité de l'âme, les deux penseurs employèrent l'article de Bayle "Anaxagoras" pour montrer que Pherecydes, selon Cicéro, fut le premier à écrire sur l'immortalité de l'âme. De plus, Toland connaissait l'oeuvre de Van Dale, Origin and Progress of Idolatry dont Voltaire reconnut très vite l'utilité.

Anthony Collins est un autre déiste anglais que Voltaire connaissait mieux que Toland. Cet Anglais influençait plus directement la pensée de Voltaire. Dans ses Lettres sur Rabelais, etc. Voltaire l'appella "un des plus terribles ennemis de la religion chrétienne..., grand trésorier du

comté d'Essex, bon métaphysicien, et d'une grande érudition." ¹⁹ Collins rejeta les prophéties de l'Ancien Testament qui s'agissaient de l'avènement de Christ. Collins employait la raison pour distinguer la fausseté de la vérité en tout ce qui concerne la Révélation. Il considérait les miracles comme des contradictions et des absurdités. Pour Collins le mystère de la Trinité était aussi incroyable que la Transsubstantiation. Dans son Dictionnaire Philosophique Voltaire se moquait des miracles et comme Toland et Collins, il essayait d'examiner les miracles chrétiens avec la raison et de les montrer ridicules. C'est aux théories métaphysiques de Collins que Voltaire s'intéressait le plus. Sur la question de l'âme, la position de Voltaire est presque identique avec celle de Collins. Les deux croyaient à la matérialité de l'âme. Voltaire fut aussi influencé par le déterminisme de Collins. Bien que Voltaire crut au libre-arbitre dans ses Eléments de la Philosophie de Newton (1738), les spéculations de Collins commençaient à le préoccuper et sa confiance en Locke et en Clarke commençait à diminuer. Voici ce qu'il dit dans les Eléments:

De tous les philosophes qui ont écrit hardiment contre la liberté, celui qui sans contredit l'a fait avec plus de méthode, de force et de clarté, c'est Collins, magistrat de Londres, auteur du livre De la Liberté de Penser, et de plusieurs autres ouvrages aussi hardis que philosophiques. (XII: 69)

Une autre idée de Collins adoptée par Voltaire ce fut celle de la question de la responsabilité morale, des récompenses et des punitions. Selon Collins, l'homme n'est pas responsable pour la perfection que Dieu ne lui donna jamais. Ainsi, Collins détruit la conception théologique

du péché originel. Voltaire avait la même idée; M. Lanson dit que "Voltaire ne construit pas une métaphysique des moeurs; il esquisse une morale tout expérimentale et positive" et qu'il croyait qu'il n'y a ni bien ni mal absolu, ni idées morales innées." ²⁰ Ainsi Collins et Voltaire affirmèrent que la société doit établir des lois et la moralité et un système de récompenses et punitions.

C'est évident que Collins influençait beaucoup les idées de Voltaire quant à la métaphysique, la responsabilité morale, et les prophéties. Sans doute, les attaques de Voltaire sur les prophéties montrent très bien l'influence de Collins. Dès 1734, Voltaire attaquait les prophéties dans les Pensées de M. Pascal.

M. Pascal

Pour examiner les prophéties, il faut les entendre. Car si l'on croit qu'elles n'ont qu'un sens, il est sur que le Messie ne sera point venu; mais si elles ont deux sens, il est sur qu'il sera venu en Jésus-Christ.

M. Voltaire

Ne pourrait-on pas dire plutôt que les prophéties qui regardent directement Jésus-Christ n'ont qu'un sens, comme celle de Daniel, de Michée et autres? Ne pourrait-on pas même dire que, quand nous n'aurions aucune intelligence des prophéties, la religion n'en serait pas moins prouvée? ²¹

Les deux hommes, Voltaire et Collins, écrivirent dans presque le même esprit et le style de Collins était assez bon pour ne pas révolter Voltaire qui regardait les oeuvres de Bolingbroke et des autres déistes anglais comme encombrantes. De plus, Voltaire connaissait bien les oeuvres métaphysiques de Collins parce que dans les Lettres sur Rabelais, etc., Voltaire mentionne

quatre des oeuvres les plus importantes de Collins qui sont "ses Recherches philosophiques sur la liberté de l'homme, sur les fondements de la religion chrétienne, sur les prophéties littérales, sur la liberté de penser "dont la deuxième et la troisième traitent des prophéties. 22

Thomas Woolston avait aussi une grande influence sur Voltaire. En 1727 Woolston commença la publication de six discours sur les miracles de notre Sauveur dont Voltaire fit les remarques suivantes:

Personne n'a encore porté si loin la témérité et le scandale. Il traite de contes puérils et extravagants les miracles et la résurrection de notre Sauveur... Woolston n'épargne pas les termes injurieux et les plus méprisantes. Il appelle souvent notre Seigneur Jésus-Christ the fellow, ce compagnon, ce garnement... Il se sauve pourtant à la faveur du sens mystique, en disant que ces miracles sont de pieuses allégories. Tous les bons chrétiens n'en ont pas moins eu son livre en horreur. 23

Sans doute, Voltaire emprunta beaucoup à ses discours et l'évidence de ses emprunts peut être trouvée du Sermon des Cinquante à la Bible enfin expliquée et à l'Etablissement du Christianisme. Plusieurs fois Voltaire cite le nom de Woolston et donne ses phrases originales en anglais. En nous donnant une idée de Woolston, il emploie quelquefois le nom d'un autre déiste anglais.

Selon Woolston, les miracles sont ridicules et dans ses six discours ses attaques sont diaboliques et destructives. Il critiquait les miracles d'un point de vue littéral. Voltaire aussi se moquait des miracles dans toutes ses oeuvres critiques sur la religion mais surtout dans l'Examen important de Milord Bolingbroke et l'article Miracles du Dictionnaire Philosophique. Voltaire utilise les détails de Woolston dans l'article Miracles. Comme le déiste anglais, Voltaire se moque des miracles de

Jésus-Christ comme celui où les démons sont mis dans les corps des porcs. Woolston rendit ridicule le miracle où les marchands sont chassés du temple. Voltaire décrit aussi cet acte dans l'Examen important de Milord Bolingbroke: "C'était déjà un fort grand miracle que trente ou quarante marchands se laissassent fesser par un seul homme, et perdissent leur argent sans rien dire. Il n'y a rien dans Don Quichotte qui approche de cette extravagance."²⁴

La pensée de Woolston se trouve dans les attaques de Voltaire contre le Nouveau Testament. Voltaire commence par le fond historique et les versions de la venue du Christ et puis suit la discussion des miracles traités par Woolston. Il est important de noter que Voltaire utilise non seulement la matière mais encore la verve de Woolston, son esprit satirique. Voltaire emploie Woolston et Collins pour donner un goût anglais à ses oeuvres anti-religieuses et pour formuler ses attaques sous un déguisement britannique.

Matthew Tindal, un des chefs de la religion naturelle, contribuait aussi beaucoup à la critique destructive du mouvement déiste. Nous avons déjà dit que Toland ne trouvait rien de raisonnable dans le christianisme, Collins attaquait les prophéties et Woolston se moquait des miracles. Tindal affirmait que les révélations de l'Ancien et du Nouveau Testament n'étaient pas d'origine divine et étaient souvent contraires aux idées naturelles de la moralité. Ces idées de Tindal étaient parmi les favorites de Voltaire. Voltaire se rendait compte de l'importance de Tindal:

Mais pour le docteur Tindal, auteur du Christianisme aussi ancien que le monde, il a été constamment le plus

intrépide soutien de la religion naturelle, ainsi que de la maison royale de Hanovre. C'était un des plus savants hommes d'Angleterre dans l'histoire. 25

La théorie de Tindal à propos de la loi naturelle et universelle et une religion fondée sur cette loi exprimée dans son livre Christianity as Old as Creation:

Natural religion, which is of the greatest importance to mankind, and is a perpetual standing rule for men... carries with it, those internal inseparable marks of truth, but can that be said of any religion which depends on tradition? 26

La même idée se trouve dans l'article "Theisme" du Dictionnaire Philosophique. Comme Tindal, Voltaire attaquait des contes de l'Ancien et du Nouveau Testament comme immoraux. Dans ses Questions de Zapata Voltaire montrait les actes immoraux comme "l'inceste que Thamar commit avec Juda son beau-père, et de l'adultère de David et de Bethsabée." 27 Les attaques de Tindal sur la divinité de la Bible et l'affirmation de la religion naturelle avaient leur effet sur l'oeuvre de Voltaire.

En résumé, l'influence des philosophes anglais comme Newton et Locke et les déistes anglais est très évidente dans les oeuvres de Voltaire. Par l'étude de ces hommes, Voltaire pouvait se rendre compte de ses propres croyances, les affirmer et les renforcer. Les philosophes anglais évoquèrent l'esprit critique et empirique qui caractérisa indélébilement ses écrits jusqu'à sa mort.

CHAPITRE IV

VOLTAIRE FACE À FACE AVEC LA LITTÉRATURE ANGLAISE

La littérature anglaise a joué un rôle aussi important que la philosophie anglaise sur la pensée de Voltaire, et c'est Shakespeare qui a exercé la plus grande influence. Pour l'auteur d'Oedipe, le drame anglais était une étrange nouveauté. Il donnait à Shakespeare le mérite d'avoir fondé le théâtre anglais et dans la dix-huitième Lettre philosophique Voltaire reconnaissait que les Anglais avaient devancé les Français :

Les Anglais avaient déjà un théâtre aussi bien que les Espagnols, quand les Français n'avaient que des tréteaux. Shakespeare, qui passait pour le Corneille des Anglais, florissait à peu près dans le temps de Lope de Vega; il créa le théâtre; il avait un génie plein de force et de fécondité; de naturel et de sublime; sans la moindre connaissance des règles. ¹

Voltaire admirait le génie de Shakespeare, mais étant classique, il était choqué par le manque de bon goût; c'est-à-dire, aucun souci des trois unités et le contraste du beau et du laid, du grotesque et du sublime. Voltaire, le dramaturge, se plaignait du fait que le grand et immortel Shakespeare avait contribué à la destruction du théâtre anglais, et qu'ironiquement c'était son grand génie qui en était responsable :

Je vais vous dire une chose hasardée mais vraie, c'est que le mérite de cet auteur a perdu le théâtre anglais; il y a de si belles scènes, des morceaux si grands et si terribles répandus dans ses farces monstreuses, qu'on appelle tragédies, que ces pièces ont toujours été jouées avec un grand succès. Le temps, qui seul fait la réputation des hommes, rend à la fin leurs défauts respectables. ²

Voltaire continue à dire que presque tous les auteurs modernes l'ont copié mais que les copistes n'ont guère de succès parce qu'on le croit inimitable." ³ Bien que les jugements de Voltaire sur Shakespeare aient eu leur origine dans sa culture française et dans son attachement aux règles classiques, il y avait aussi des sources anglaises. Rymer discutait de l'irrégularité de Shakespeare et employait les mots "monsters" et "farces" pour décrire ses oeuvres. Il décrivit Othello comme une "bloody farce." Nous pouvons être d'accord avec M. Dédéyan quand il dit que "si bien des écrivains anglais pensent ainsi au XVII^{ème} siècle et au début du XVIII^{ème}, Voltaire nous paraît bien excusable." ⁴ Dans le Discours sur la tragédie en tête de Brutus Voltaire attaquait Shakespeare mais aussi lui faisait beaucoup d'éloges. En s'adressant à Bolingbroke dans les Discours, il dit: "J'ai entendu de votre bouche que vous n'aviez pas une bonne tragédie; mais en récompense, dans ces pièces si monstreuses, vous avez des scènes admirables." (III: 372) Voltaire défendit même Jules César dans le Discours:

Je ne prétends assurément approuver les irrégularités barbares dont elle est remplie...Mais au milieu de tant de fautes grossières, avec quel ravissement je voyais Brutus, tenant encore un poignard teint du sang de César, assembler le peuple romain...(III: 372)

Ainsi, Voltaire voulait adapter l'action et la force de Shakespeare à la scène française.

Néanmoins Voltaire ne comprenait pas chez Shakespeare la logique de l'action, l'étude des personnages, et le mélange du terrible et du bouffon. Bien que Voltaire imitât les formes extérieures des drames de Shakespeare,

il voyait surtout le côté philosophique de certaines tirades, l'allure républicaine de certains drames, la puissance de l'action, et la grandeur du spectacle.

Les cinq tragédies adaptées de Shakespeare sont Brutus, la Mort de César, Zaïre, Eriphyle, et Sémiramis. Il croyait que les situations qui paraissaient repoussantes et horribles aux Français pouvaient être présentées avec art. C'est-à-dire que les scènes repoussantes pouvaient être adoucies par de beaux vers et pouvaient produire une sorte de plaisir. Voltaire protesta contre l'interdiction de tuer sur la scène. Il ne considérait pas cette règle logique. Il trouvait ridicule aussi l'interdiction de faire parler ensemble plus de trois interlocuteurs dans la même scène. L'exemple de Shakespeare lui montrait à quel point étaient ridicules beaucoup de règles du théâtre français. Voltaire se préoccupait surtout de l'action théâtrale et du spectacle et voulait reprendre l'appareil scénique de Shakespeare. En outre, il trouvait chez Shakespeare les mêmes sentiments qu'il possédait lui-même; c'est-à-dire, l'amour de la liberté et la haine de la tyrannie.

Dans Jules César Voltaire admirait surtout la scène où Antoine montre aux Romains le corps sanglant de César, scène qu'il traduisit. Cependant, il y voyait seulement le bel effet théâtral et non le pathétique secret. Il voulait voir les grands intérêts sans l'amour. Sans doute, Voltaire se croyait un très habile novateur parce que dans sa tragédie, la Mort de César, il présentait la conjuration en action et offrait à nos yeux le corps sanglant de César mort. En trois actes Voltaire essayait de décorer la scène, et de la mouvoir. L'intérêt de la pièce est dans

la lutte de Brutus sans aucune importance donnée aux poètes, aux divins, aux ouvriers, et aux ivrognes comme chez Shakespeare. Dans le drame de Voltaire il n'y a pas le combat au Sénat et la grande inquiétude contre un tyran. La Mort de César traite surtout cette question; est-ce que Brutus restera fidèle à son devoir républicain, ou à son affection pour César. Dans cette pièce Voltaire supprima la crise psychologique. Peut-être la tentative de Voltaire est-elle plus intéressante que la pièce. Il est évident que dans Eriphyle l'influence anglaise et shakespearienne est encore plus sensible. Cette pièce est fondée sur Hamlet. L'élément le plus shakespearien est l'ombre du père qui apparaît vengeresse comme dans Hamlet. Néanmoins, cette pièce fut un échec parce que les spectateurs français n'étaient pas encore prêts pour ces hardiesses shakespeariennes.

Mais avec Zaïre le succès fut très grand. Othello lui servait d'inspiration. Le mouchoir qui suscite la jalousie du More dans Othello devient dans Zaïre un billet équivoque sur lequel se fonde la méprise. Zaïre, accusée de trahison malgré son innocence, aurait dû demander des explications, mais comme il ne faut pas que la méprise s'éclaircisse, elle ne fait que se plaindre et protester de son amour. En jurant de garder le secret de sa naissance, elle s'est privée du meilleur moyen de se défendre. Cet artifice est peut-être du meilleur Shakespeare, avec un conflit du devoir cornélien et une tendresse shakespearienne.

A cause de l'influence des drames historiques de Shakespeare, il y avait l'introduction de l'histoire nationale dans les pièces de Voltaire comme Zaire, Adélaïde du Guesclin et même Tancredi. Dans la première Epître dédicatoire, en tête de Zaïre, Voltaire s'exprime ainsi:

C'est au théâtre anglais que je dois la hardiesse que j'ai eue de mettre sur la scène les noms de nos rois et des anciennes familles du royaume. Il me paraît que cette nouveauté pourrait être la source d'un genre de tragédie qui nous est inconnu jusqu'ici et dont nous avons besoin. (IV: 114-115)

Cependant, Voltaire oubliait ou ignorait la Fucelle de Domrémy par P. Fronton du Luc (1580).

Bien que Eriphyle (1732) fût un échec, Voltaire ne cessa pas d'être un émule de Shakespeare. Il était décidé à ne pas se tenir pour battu. Ainsi en 1748 il refit Eriphyle et donna Sémiramis, un triomphe du spectacle shakespearien. Un critique récent nous donne la description suivante de cette pièce:

C'est la terreur et l'horreur, avec un cortège de crimes, d'incestes, d'ombres, de reconnaissances, les poignards, de la vengeance, la poésie des mausolées, le mystère des souterrains et des labyrinthes. Quel admirable romantisme, un romantisme tout heureux d'être, de se manifester! 5

Par ses pièces et ses Lettres Philosophiques, Voltaire contribua énormément à faire connaître Shakespeare en France. Bien sûr, Voltaire, avec son éducation classique, pouvait apprécier seulement les qualités extérieures de Shakespeare comme le spectacle et le pathétique superficiel. Il ne savait pas produire le pathétique profond, la psychologie pénétrante, et la puissance des sentiments. Ainsi Voltaire introduit, imita, et attaqua Shakespeare celui auquel il emprunta l'idée de l'histoire nationale, les effets de mise en scène, la couleur, et les sujets de Jules César, d'Othello, et de Hamlet.

Les écrivains anglais de la Restauration écrivaient des comédies dans lesquelles Voltaire trouvait beaucoup de naturel, mais ce naturel était le débraillé de la débauche et non celui de l'honnêteté. Voltaire, le classique, trouvait répugnantes les comédies de la Restauration et ne voulait les approuver ni les copier. Voici ce qu'il dit à propos de Shadwell dans les Lettres Philosophiques:

Cet auteur était assez méprisé de son temps; il n'était point le poète des honnêtes gens: ses pièces, goûtées pendant quelques représentations par le peuple, étaient dédaignées par tous les gens de bon gout...⁶

Quant à Wicherley, il aimait son ingéniosité et son imagination mais déplorait son irrégularité. Il nous dit dans ses Lettres Philosophiques que les traits du misanthrope de Wicherley sont "plus hardis que ceux de notre misanthrope; mais aussi ils ont moins de finesse et de bienséance."⁷

Selon Voltaire l'auteur anglais "a corrigé le seul défaut qui soit dans la pièce de Molière: ce défaut est le manque d'intrigue et d'intérêt."⁸

Voltaire considérait la pièce intéressante et l'intrigue ingénieuse. Quant aux pièces de Van Brugh, Voltaire les trouvait "plus plaisantes" que celles de Wicherley mais "moins ingénieuses."⁹ De tous les Anglais qui écrivirent des comédies, Voltaire considérait Congreve comme le plus glorieux. Il l'admirait parce que cet auteur anglais observait les bienséances qui veut dire qu'il n'y avait pas de scène choquante ou de langage grossier:

Il n'a fait que peu de pièces, mais toutes sont excellentes dans leur genre. Les règles du théâtre y sont rigoureusement observées; elles sont pleines de caractères nuancés avec une extrême finesse; on n'y essuie pas la moindre mauvaise plaisanterie; vous y voyez partout le langage

des honnêtes gens avec des actions de fripon, ce qui prouve qu'il connaissait bien son monde, et qu'il vivait dans ce qu'on appelle la bonne compagnie. 10

Ainsi Voltaire préférait Wicherley, Van Brugh et Congreve aux autres auteurs comiques parce qu'ils ne médirent jamais de Molière et parce qu'ils suivirent plus ou moins les règles de bienséance.

Les poètes anglais étaient aussi connus de Voltaire que les dramaturges et les philosophes, pas simplement ceux célèbres tels Dryden, Milton et Pope, mais aussi Butler et Rochester. Voltaire considérait Rochester comme un "homme de génie et le grand poète." 11 Il reprochait à Saint-Evremond de n'avoir vu en Rochester qu'un homme de plaisir. C'est la satire de Rochester qui reçut les éloges de Voltaire. Dans ses Lettres Philosophiques Voltaire traduit en Français un peu de sa satire sur l'homme. A la fin de la traduction il conclut "que ces idées soient vraies ou fausses, il est toujours certain qu'elles sont exprimées avec une énergie qui fait le poète." 12 Samuel Butler paraissait à Voltaire plus satirique encore que Rochester. Son Hudibras traite de la guerre des puritains et des cavaliers vue à travers la moquerie. Cette oeuvre attira l'attention de Voltaire parce qu'il venait d'achever son propre poème des guerres de religion. Dans Hudibras Voltaire voyait aussi le problème de l'union du tragique et du comique dans la vie:

C'est de tous les livres que j'ai jamais lus, celui ou j'ai trouvé le plus d'esprit; mais c'est aussi le plus intraduisible. Qui croirait qu'un livre qui saisit tous les ridicules du genre humain, et qui a plus de pensées que de mots, ne peut souffrir la traduction? C'est que presque tout y fait allusion à des aventures particulières;

le plus grand ridicule tombe principalement sur les 13
théologiens que peu de gens du monde entendent;....

Voltaire trouvait cette oeuvre supérieure à la Satire Ménippée à cause du "gout, la naïveté, l'art de narrer, celui de bien entremêler les aventures...." 14 Peut-être est-ce Hudibras qui donna à Voltaire un bon exemple de la satire comique du tragique dont La Pucelle et Candide sont des résultats.

Aux yeux de Voltaire, le genre sérieux est mieux représenté par Addison. Il considérait son Caton meilleur que le Pompée de Corneille:

Le premier Anglais qui ait fait une pièce raisonnable et écrite d'un bout à l'autre avec élégance est l'illustre M. Addison. Son Caton d'Utique est un chef-d'oeuvre pour la diction et pour la beauté des vers. Le rôle de Caton est à mon gré fort au-dessus de celui de Cornélie dans le Pompée de Corneille. 15

Bien que Voltaire considérât Caton "le plus beau personnage qui soit sur aucun théâtre," 16 il trouvait que les autres rôles de la pièce n'étaient pas aussi bien écrits. Selon lui, l'ouvrage est "défiguré par une intrigue froide d'amour, qui répand sur la pièce une langueur qui la tue." 17

Voltaire ne considérait pas le thème de l'amour nécessaire mais il se rendait compte comme Addison que le sujet de l'amour est ce que désiraient les spectateurs. Voltaire nous dit aussi que depuis Addison, les pièces étaient devenues "plus régulières, le peuple plus difficile, les auteurs plus corrects et moins hardis." 18

Comme nous avons déjà dit dans le premier chapitre, il est probable que Voltaire ait rencontré Young chez lord Doddington, qui était une sorte

de mécène pour les écrivains renommés. Voltaire l'aimait parce qu'il était un causeur brillant et spirituel. Young fut pour Voltaire un utile conseiller littéraire, revisant les Essais anglais, engageant avec son confrère français une discussion passionnée sur le Paradis perdu de Milton. Young dans le rôle de défenseur de Milton et Voltaire échangèrent des épigrammes. Voltaire pouvait apprécier les idées littéraires de Young, mais celui-ci dans ses écrits romantiques échappait à Voltaire. Par exemple, Voltaire, le classique, fut incapable d'apprécier les fameuses Night Thoughts publiées en 1742-1745, poèmes imprégnés d'une mélancolie romantique, poèmes où "la mort hante les vivants" et où on trouve "les réflexions sur la fragilité des choses humaines." ¹⁹ Pour voir l'opinion que Voltaire avait de Young, il suffit de lire ce qu'il écrivit à son traducteur Letourneur, le 7 juin 1769:

Vous avez, monsieur, fait beaucoup d'honneur à mon ancien camarade Young; il me semble que le traducteur a plus de goût que l'auteur. Vous avez mis autant d'ordre que vous avez pu dans ce ramas de lieux communs, ampoulés et obscurs. Les sermons ne sont guère faits pour être mis en vers;...et je crois que tous les étrangers aimeront mieux votre prose que la poésie de cet Anglais, moitié prêtre et moitié poète. (B- LXXII: 69)

C'est toujours grâce à Lord Doddington que Voltaire a fait la connaissance de Thomson que Voltaire aimait à cause de son élégance de style. Ceci ressort d'une lettre écrite en anglais à Lord Lyttleton le 17 mai 1750:

"Mr. Thomson's tragedies seem to me wisely intricatèd, and elegantly writ. They want perhaps some fire; and it may be that his heroes are neither moving nor busy enough. But taking him all in all, methinks he has the

highest claim to the greatest esteem." (XVIII: 67-68) Rappelons-nous que Voltaire publia le drame de Socrate comme une traduction de Thomson. Néanmoins, Voltaire croyait que pour arriver à la perfection, on doit mélanger le goût français et le goût anglais. Encore une fois, les qualités romantiques de Thomson déplaisaient à Voltaire. En outre, il n'aimait pas le vers blanc du poète anglais. Cela explique pourquoi Voltaire pouvait écrire le 7 juin 1769 à Dupont de Nemours qu'il préférait les Saisons de Saint-Lambert à celles de Thomson:

S'il m'appartenait de décider, je donnerais sans difficulté la préférence à M. de Saint-Lambert. Il me paraît non-seulement plus agréable, mais plus utile. L'Anglais décrit les saisons, et le Français dit ce qu'il faut faire dans chacune d'elles. Ses tableaux m'ont paru plus touchants et plus riants. (LXXXII: 63-64)

Bien sûr, Voltaire trouva beaucoup de bien chez Thomson, mais aux yeux de Voltaire, Thomson ne possédait pas les qualités de Saint-Lambert, surtout ses descriptions des champs et de la ville. Voltaire conclut qu'une personne du Nord ne pouvait pas chanter les saisons:

Je ne sais même s'il est possible qu'un habitant du Nord puisse jamais chanter les saisons aussi bien qu'un homme né dans des climats plus heureux. Le sujet manque à un Écossais tel que Thomson; il n'a pas la même nature à peindre... Thomson n'a pas osé toucher ce sujet, dont M. de Saint-Lambert a fait de si agréables peintures. (LXXII: 63-64)

Dryden, au contraire, était un des auteurs anglais que Voltaire admirait profondément - un auteur qui l'inspirait, peut-être parce que Dryden était plus classique que les autres écrivains anglais. Une oeuvre de Dryden,

Essay on Dramatic Poesy, attira l'attention de Voltaire parce qu'elle traitait de la querelle des Anciens et des Modernes et opposait le théâtre anglais au français. De plus, on y trouve une analyse, une discussion de la rime et de l'importance d'avoir une liaison entre les scènes. L'influence de cette oeuvre sur Voltaire se voit dans ses arguments dans l'article Art Dramatique du Dictionnaire Philosophique où Voltaire parle du théâtre en général, de la rime, en particulier, et de la difficulté du vers français. D'autres influences de Dryden se manifestent dans Alzire. Il y a des ressemblances assez marquées entre la pompe d'Alzire et de Sémiramis de Voltaire et les belles tirades rimées de Dryden avec trop d'images élégantes. La fausse magnificence et la hardiesse trouvées seulement dans le langage furent regardées par Voltaire comme un modèle qui le trompa peut-être sur l'emploi que son art pouvait faire des nouvelles richesses de la scène anglaise. Ainsi, c'est l'éclat du langage de Dryden qui attira l'attention de Voltaire. Cependant, dans la deuxième épître dédicatoire de Zaïre à Falkener Voltaire lui dit: "Votre Dryden, qui d'ailleurs était un très grand génie, mettait dans la bouche de ses héros amoureux, ou des hyperboles de rhétorique, ou des indécences, deux choses également opposées à la tendresse." (IV: 129) D'autre part, dans l'article Enthousiasme du Dictionnaire Philosophique, Voltaire loua beaucoup la Fête d'Alexandre de Dryden qui était "de toutes les odes modernes, celle où il règne le plus grand enthousiasme qui ne s'affaiblit jamais, et qui ne tombe ni dans le faux ni dans l'ampoulé:...elle est encore regardée en Angleterre comme un chef-d'oeuvre inimitable."²⁰ Ainsi Voltaire avait pour Dryden une grande admiration qui est très bien, exprimée dans le

Siècle de Louis XIV où il dit que "dans le grand nombre des poètes agréables qui décorèrent le règne de Charles II, comme les Waller, les comtes de Dorset...on distingue le célèbre Dryden, qui s'est signalé dans tous les genres de poésie: ses ouvrages sont pleins de détails naturels à la fois, et brillants, animés, vigoureux, hardis, passionnés, mérite qu'aucun poète de sa nation n'égale, et qu'aucun n'a surpassé." 21

Aux yeux de Voltaire, peut-être le seul écrivain anglais comparable à Dryden était Pope, un homme que Voltaire avait le plaisir de connaître. Comme nous le savons déjà, Voltaire avait avec Pope des contacts littéraires sinon personnels avant son séjour en Angleterre. La XXIIème Lettre philosophique révèle toute l'admiration que Voltaire avait pour Pope:

C'est, je crois, le poète le plus élégant, le plus correct, et ce qui est encore beaucoup, le plus harmonieux qu'ait eu l'Angleterre...on peut le traduire parce qu'il est extrêmement clair, et que ses sujets pour la plupart sont généraux et du ressort de toutes les nations. 22

Aussi l'admirait-il parce qu'il possédait les mêmes qualités littéraires qu'on trouve dans les écrits de Voltaire. Par conséquent, ce n'est pas étrange de voir que Voltaire contribua à sa fortune littéraire en France. Rappelons-nous qu'il fit la moitié de la traduction en vers de l'Essai sur la critique et qu'il traduisit le fragment sur l'Envie de la Boucle de Cheveux en le comparant à la description de la Mollesse dans le Lutrin de Boileau. Voltaire considérait Pope comme "le Boileau anglais, il aurait pu le voir comme le "Voltaire anglais," car il spécialisait dans les poèmes philosophiques - un genre poétique typiquement Voltairien. Le modèle parfait était l'Essai sur l'Homme. C'est dans ce poème que Voltaire trouva

la philosophie de l'optimisme de Pope qui ressemblait beaucoup à celle de Leibnitz. Pope croyait que tout était dès le commencement comme il devait être dans ce meilleur des mondes possibles. Cet optimisme de Pope était hautement loué par Voltaire et captivait sa pensée. Cet éloge arriva dans la période optimiste de la vie de Voltaire. L'influence que l'Essai sur l'Homme exerçait sur Voltaire se trouve dans les Discours sur l'Homme. Dans les deux oeuvres il y a les mêmes thèmes comme la liberté de l'homme, le bonheur humain et le déisme. De Pope, Voltaire recevait beaucoup d'idées sur l'homme, la merveilleuse ordonnance de l'univers, et la Loi Naturelle. Dans son explication de la Loi Naturelle, Pope s'écarta de l'aspect théologique pour examiner l'aspect psychologique qui révèle notre vraie nature.

De plus, Voltaire devait à Pope l'art de la satire littéraire qui était probablement produit par La Dunciade, publiée en 1728. Dans cette oeuvre Pope attaquait les pédants, les mercenaires des lettres, et les mauvais poètes. Le sens du comique et du ridicule de cette oeuvre certainement attira l'attention de Voltaire qui regardait Pope comme le champion de l'esprit contre la stupidité. Cette verve endiablée de Pope fut une inspiration pour Voltaire. Son influence se trouve dans le Temple du Goût qui est plein de satire.

Voltaire admirait aussi le poème de Pope sur les Richesses qu'il reçut en 1733. Il l'appréciait parce que c'était un poème philosophique et une satire littéraire réaliste. D'ailleurs, il y avait des qualités classiques et une harmonie dans les vers.

Sans doute, Voltaire devait beaucoup à Pope. L'influence de la philosophie de Pope avec ses aspects métaphysiques peut être trouvée dans

plusieurs oeuvres de Voltaire, malgré le fait bien connu que Voltaire attaqua sa philosophie de l'optimisme dans Candide, son fameux conte philosophique publié en 1759.

Voltaire se jugeait un poète épique aussi bien qu'un poète philosophique. Il voulait être rappelé comme l'auteur de la Henriade. Le modèle le plus intéressant pour lui c'était le Paradis perdu de Milton. Grâce à Bolingbroke, Voltaire connaissait déjà cette oeuvre avant son arrivée en Angleterre, et dix-huit mois après son arrivée il rédigeait un Essai sur la Poesie épique en anglais. En effet, pour Voltaire le Paradis perdu était supérieur à l'Illiade. Il admirait cette oeuvre à cause de la beauté des détails et "l'intérêt qu'on prend à deux créatures innocentes et fortunées qu'un être puissant et jaloux rend par sa séduction coupables et malheureuses...." (XIII: 525) A Milton Voltaire consacra tout le chapitre IX de l'Essai sur la Poésie épique. Il observa dans cette épopée de Milton l'originalité de l'amour d'Adam et d'Eve. C'est-à-dire que chez Milton l'amour n'était pas regardé comme une faiblesse mais comme une vertu.

Le poète a su lever d'une main chaste le voile qui couvre ailleurs les plaisirs de cette passion; il transporte le lecteur dans le jardin de délices; il semble lui faire goûter les voluptés pures dont Adam et Eve sont remplis; il ne s'élève pas au-dessus de la nature humaine corrompue; et comme il n'y a point d'exemple d'un pareil amour, il n'y en a point d'une pareille poésie. (XIII: 532)

Cependant, il y a des critiques mêlés d'éloges. Voltaire n'aimait pas l'imagination baroque de Milton et son mauvais goût. Il condamna "la futilité avec laquelle Satan fait bâtir une salle d'ordre dorique au

milieu de l'enfer...pour haranguer les diables, auxquels il venait de parler tout aussi bien en plein air." (XIII: 532-533) Il trouvait ridicule que "les grands diables qui auraient occupé trop de place dans ce parlement d'enfer se transforment en pygmées afin que tout le monde puisse se trouver à l'aise au conseil." (XIII: 533) Il n'aimait pas aussi la partie où Satan en sortant de l'abîme, rencontre la Mort avec laquelle il manque de se battre. Il trouvait abominable aussi le discours du Péché. Ainsi il est évident que Voltaire ne pouvait pas comprendre les caractères allégoriques de Milton où l'imagination joue un très grand rôle:

Voilà des imaginations dont tout lecteur sensé a été révolté; et il faut que le poème soit bien beau d'ailleurs pour qu'on ait pu le lire, malgré l'ennui que doit causer cet amas de folies désagréables. (XIII: 534)

En outre, Voltaire critiquait le merveilleux de Milton et condamnait la peinture des caractères de Raphaël, de Michel et d'autres comme des "êtres imaginaires dont le lecteur ne peut se former aucune idée, et auxquels on peut prendre aucun intérêt." (XIII: 535) Les harangues et les railleries des anges et des diables pendant la bataille lui semblaient ridicules. Voltaire croyait aussi que Dieu manquait "de prévoyance et de pouvoir." (XIII: 536) Comme les autres critiques français de son époque, Voltaire ne trouvait pas le Paradis perdu une oeuvre naturelle et pleine de grâce. Ce qu'il voyait c'était une oeuvre avec trop d'imagination et de hardiesse et où "le sujet est tout idéal; et qui semble n'être pas fait pour l'homme." (XIII: 537)

Au milieu des beautés de l'oeuvre, Voltaire trouvait l'esprit de fanatisme et de férocité pédantesque où la Bible est défendue par le pistolet. C'est le puritanisme et le républicanisme de Milton que Voltaire attaquait.

Bien que l'auteur de la Henriade attaquât le Paradis perdu, il fut le premier à faire connaître Milton aussi bien que d'autres écrivains anglais. Il ne voulait pas que les traducteurs de Milton soient infidèles. Il admirait les beaux morceaux de cette grande oeuvre. Il observait que Milton emprunta beaucoup à Grotius et au jésuite de Cologne en écrivant son épopée mais il admettait que parmi ses emprunts on pouvait voir des choses originales. Néanmoins, quoique Voltaire aimât quelques aspects de Milton, il ne pouvait pas apprécier la grace et le pouvoir des vers blancs à cause de sa conception du bon goût. Voltaire voyait le bizarre poussé jusqu'au monstrueux au lieu de l'imagination poussée au sublime.

Mais parce que la renommée de Voltaire se base principalement sur sa prose, il est essentiel de se rendre compte de l'importance de la prose anglaise sur son oeuvre. Le conte satirique ou sentimental des Anglais et leurs histoires philosophiques avaient servi de modèles pour Voltaire. Les noms de Swift, de Richardson, de Fielding, de Sterne, de Hume, de Robertson, et beaucoup d'autres apparaissent maintes fois dans les écrits de Voltaire, surtout dans le Dictionnaire Philosophique.

L'intérêt que Voltaire portait à Swift ressemblait à celui qu'il avait pour Samuel Butler. Voltaire connaissait Swift avant son voyage en Angleterre et il passa trois mois en sa compagnie dans la demeure de Lord Peterborough. Les lettres de Voltaire à Swift nous montre une admiration mais on peut

douter si cette admiration était sincère parce que Voltaire voulait que Swift s'occupât en Irlande des bulletins de souscription pour la Henriade. Est-ce que les remarques flatteuses avaient seulement le but d'encourager les souscriptions pour son poème? Quoi qu'il en soit, Voltaire demanda à son ami Thiériot de traduire le premier volume de Gulliver's Travels. Sans doute une admiration sincère le poussa à faire cette demande. Dans la vingt-deuxième lettre anglaise Voltaire montre qu'il considérait Swift comme supérieur à Rabelais:

M. Swift est Rabelais dans son bon sens, et vivant en bonne compagnie; il n'a pas à la vérité la gaiété du premier, mais il a toute la finesse, la raison, le choix, le bon goût qui manque à notre curé de Meudon. Ses vers sont d'un goût singulier et presque inimitable; la bonne plaisanterie est son partage en vers et en prose... 23

Voltaire trouvait la saïtre du Conte du Tonneau de Swift une arme et un modèle contre le fanatisme. Il admirait le fait que Swift, doyen d'une cathédrale, se moquait du luthéranisme et du calvinisme à cause de leur manque de christianisme et leurs superstitions. On peut imaginer avec quel plaisir Voltaire lut les sarcasmes du Conte. L'esprit du Conte n'est-il pas dans le Pot-Pourri de Voltaire où il y a une parodie de la généalogie du Christ dans l'Évangile et où les plaisanteries sur le catholicisme sont si riches?

Une autre oeuvre facétieuse de Swift que Voltaire réussit à posséder c'était La Mort de Partridge où il s'agit d'un publiciste qui chaque année publiait un almanach annonçant les événements qui allaient arriver pendant

les douze mois. Ce prophète annonça la mort de Partridge pour une date déterminée et le pauvre homme protesta mais en vain. Le publiciste persuada le public que Partridge avait rendu son dernier souffle. L'influence de cette oeuvre sur Voltaire se trouve dans sa Relation de la maladie, de la mort et de l'apparition du jésuite Berthier. Néanmoins, c'est dans les Voyages de Scarmentado qui commencent comme ceux de Gulliver et Micromégas et Candide que l'influence du roman satirique de Swift est la plus évidente. Dans ces oeuvres Voltaire voulait imiter la forme de son ami anglais et reproduire son humour et ses procédés. Les Voyages de Gulliver et Micromégas partagent la même leçon: rien n'est grand d'une façon absolue; c'est-à-dire que tout est relatif. En outre, les deux oeuvres ont une géographie fabuleuse où il y a les contrastes de nains et de géants. Les deux hommes, Voltaire et Swift, aimaient les bouffonneries et, avec plaisir, ils firent une satire des institutions de l'homme et de ses croyances.

Pour Candide Voltaire emprunta beaucoup à Gulliver. Les deux oeuvres ont la même forme de récit avec les aventures et les expériences du personnage central et l'optimisme est remplacé par le sarcasme. Le pessimisme de Martin dans Candide est peut-être celui de Swift. Cependant, à la différence de Voltaire, Swift n'avait pas le but précis d'améliorer le sort de l'humanité. D'autre part, on sait que dans Candide Voltaire exprime sa foi dans le progrès.

Swift n'était pas pour Voltaire l'unique modèle pour le conte et le roman satiriques. Laurence Sterne peut être nommé avec Swift comme le Rabelais de l'Angleterre. Dans le Dictionnaire Philosophique Voltaire

exprima une appréciation de Sterne. Là il fit l'éloge de Tristram Shandy, qui avait paru en 1760. Il introduit cette oeuvre comme "un livre comique écrit par un curé nommé Sterne, le second Rabelais d'Angleterre; il ressemble à ces petits satyres de l'antiquité qui renfermaient des essences précieuses." (LIII: 361) Chez Sterne Voltaire s'intéressait à la satire anticléricale, à la peinture, et à la psychologie plaisante. Comme Voltaire, Sterne regardait le roi David et la Bible comme sujets qui doivent être attaqués. En effet, Sterne était pour Voltaire un plaisant professeur du mal et du bien, non pas dans l'étude du monde, comme Swift, mais dans celle de la conscience. Il montrait au Français que les grands du monde sont très souvent si entraînés par les plaisirs et les affaires qu'il n'ont pas le temps d'être troublés par leur conscience. Il serait donc bon de réveiller la conscience de ces peuples par une morale qui pourrait faire une impression sur eux. Cependant, bien que Voltaire regardât Sterne comme un bon sermonneur, il le croyait un mauvais romancier. Il ne pouvait pas apprécier pleinement le roman de Sterne pour la même raison qu'il ne pouvait apprécier l'oeuvre de Shakespeare. C'est-à-dire qu'ils étaient trop romantiques pour lui et l'imagination jouait un trop grand rôle. Il n'était pas accoutumé à ce roman sans plan préalable, qui se créait au fur et à mesure avec sa verve et ses personnages. Il ne perçut pas la le symbole de la liberté de l'imagination.

Quelle opinion avait Voltaire sur les romans réalistes et sentimentaux de Richardson et de Fielding? C'est vrai que Voltaire était sensible à la lecture d'une tragédie et en était très ému. Bien sûr, les abus sociaux le préoccupaient beaucoup. Mais cela ne veut pas dire qu'il était enthousiaste

des romans de Richardson et Fielding. En effet, il n'y a pas chez Voltaire de roman sentimental. L'Ingénu et Candide sont des moqueries du sentiment. D'après Voltaire, les romans sentimentaux n'étaient bons que pour divertir les femmes qui n'avaient pas d'autres préoccupations. En un mot, ces romans étaient des oeuvres d'imagination déréglée, d'aventures invraisemblables. Comme on peut imaginer, Richardson n'eut pas la faveur de Voltaire. Une lettre à d'Argental en mai 1767 le montre clairement: "Je n'aime pas assurément les longs et insupportables romans de Paméla et de Clarisse. Ils ont réussi parce qu'ils ont excité la curiosité du lecteur; à travers un fatras d'inutilités...." (B-LXV: 228) Voltaire n'aimait pas la tendance de Richardson de ménager la curiosité et l'intérêt en refusant dès le début du roman, l'amour de Clarisse et de Paméla. En outre, chez Richardson il trouvait trop de pathos et des analyses sentimentales trop minutieuses pour que son style pût plaire à un goût classique. Il ne pouvait pas reconnaître dans l'oeuvre de Richardson l'aspect naturel et un fond réaliste.

Fielding, de sa part, trouvait de la faveur aux yeux de Voltaire. Tom Jones et les autres romans de Fielding lui montraient le sens de la parodie et du burlesque de même que le réalisme familial. Dans l'histoire d'une vie, Fielding savait choisir les faits et éliminer l'inutile. Voici ce que Voltaire écrivit dans l'article de la Gazette littéraire du 30 mai 1764: "On ne lisait guère dans l'Europe les romans anglais avant Paméla. Ce genre parut très piquant,...Les romans de Fielding présentèrent ensuite d'autres scènes, d'autres moeurs, un autre ton: ils plurent parce qu'ils avaient de la vérité et de la gaité." (LXIII: 402) A propos de l'Histoire

de Lady Julie Mandeville, Voltaire regardait ce roman comme une pièce de théâtre bien composée. Il y trouvait de la vérité et l'art d'intéresser.

C'est dans ses pièces de théâtre que Voltaire employait la leçon réaliste des romans anglais. Bien qu'il n'écrivît pas de romans à la Richardson ou à la Fielding, il voulait comme eux enseigner en présentant une psychologie de la vie. Dans la Préface de l'Ecossaise il reconnaît une certaine dette littéraire aux romanciers anglais :

Cette pièce (l'Ecossaise) paraît un peu dans le goût de ces romans anglais qui ont fait tant de fortune; ce sont des touches semblables, la même peinture des mœurs; rien de recherché, nulle envie d'avoir de l'esprit, et de montrer misérablement l'auteur quand on ne doit montrer que les personnages;... point de tirade d'écolier,.... (XI: 111-112)

Quel meilleur éloge des romans anglais! Ainsi, les romans sentimentaux et réalistes anglais n'influençaient pas les romans satiriques et philosophiques de Voltaire mais, en revanche, ont considérablement influencé son théâtre comique.

En effet, le roman était pour Voltaire un genre secondaire. Il considérait le théâtre et l'histoire supérieurs. Sans doute, Voltaire avait une prédilection pour l'histoire et la lecture de Charles XII, l'Essai sur les Mœurs, et le Siècle de Louis XIV en est une bonne preuve. D'ailleurs, Voltaire se rendait compte que l'histoire n'est qu'une série de romans qui sont peints depuis plusieurs années.

Voltaire admirait Hume, l'auteur de l'Histoire d'Angleterre, parce qu'il savait écrire l'histoire d'un point de vue philosophique. Il avait le mérite de présenter les principaux faits qui pouvaient guider le lecteur.

Ainsi, le lecteur jugeait par lui-même le progrès de l'esprit humain. Voltaire regardait l'Histoire de Hume comme "la meilleure peut-être qui soit écrite en aucune langue." (LXIII: 378) Suivant l'exemple de Hume, Voltaire nous dit que ce sont seulement les philosophes qui doivent écrire l'histoire. Sans doute, il essayait de suivre les procédés de Hume en écrivant ses propres histoires. Il voulait être juste et impartial, et ne pas succomber aux préjugés - la tâche la plus difficile pour n'importe quel historien. Voltaire plaça Robertson, un autre historien anglais, à côté de Hume. L'Histoire de Charles-Quint lui plaisait beaucoup. En effet, il écrivit à l'auteur les mots suivants: "C'est à vous et à M. Hume qu'il appartient d'écrire l'histoire. Vous êtes éloquent, savant et impartial. Je me joins à l'Europe pour vous estimer;...." (B-LXXIV: 129) D'autre part, que dit Voltaire à propos des histoires de Horace Walpole? A vrai dire, Voltaire n'aimait pas le style de Walpole et sa philosophie si ferme. Il écrivit à Walpole en juillet 1768 les remarques suivantes sur son Richard III: "Vous seriez un excellent attorney général; vous pesez toutes les probabilités; mais il paraît que vous avez une inclination secrète pour ce bossu." (B-LXIX: 255)

Malgré son admiration pour Hume et Robertson, cela ne veut pas dire que Voltaire prit tous les historiens anglais comme des modèles. Au contraire, il trouvait en Angleterre que les écrivains condamnaient tout ce que les autres approuvaient et la séparation du vrai de la satire n'était pas facile. Il conclut qu'un bon historien est quelqu'un qui voit le bien dans ses ennemis et qui a l'intelligence de voir le mal dans les personnes qu'il admirait.

En plus des historiens mentionnés, il y avait des historiens de l'Antiquité et de l'Orient qui étaient indispensables à Voltaire car ils lui firent connaître les anciennes religions de l'Orient. C'est peut-être à cause des Anglais qu'il considérait les histoires de l'Ancien Testament dignes d'être attaquées. Au nom des déistes anglais on peut ajouter ceux des historiens J. Marsham, Thomas Hyde, et George Sale, ses meilleurs informateurs en histoire orientale. Marsham fit une bonne étude de l'ancienne Egypte et c'était lui que Voltaire consulta quand il décrivit dans la Bible enfin expliquée, l'origine de certains rites hébraïques. Pour savoir un peu de la religion de Zoroastre, Voltaire consulta Hyde et l'article Zoroastre dans le Dictionnaire Philosophique montre l'influence de M. Hyde. George Sale, un autre historien anglais, fit une étude de la religion Mahométane. Voltaire le regardait comme le seul bon traducteur du Coran. Sale était la source essentielle de la tragédie de Mahomet. Cependant, différent de Sale, Voltaire ne voyait pas en Mahomet un fanatique de bonne foi. C'est dans les Remarques de l'Essai sur les Moeurs que Voltaire exprime cette opinion.

Voltaire considérait les historiens anglais supérieurs aux français parce qu'ils écrivirent une histoire philosophique avec justesse et sans scrupules religieux ou politiques. Bref, Voltaire suivit l'exemple de ces historiens anglais et s'est servi de leurs idées pour écrire les articles pour le Dictionnaire Philosophique, l'Essai sur les Moeurs, les histoires de Louis XIV et Charles XII, les tragédies comme Mahomet et même pour les oeuvres d'imagination comme la Princesse de Babylone et Zadig.

En résumé il faut admettre que Voltaire avait une éducation trop classique pour apprécier Shakespeare et beaucoup d'autres écrivains anglais. Néanmoins il admirait chez Shakespeare l'action et le spectacle, des caractéristiques dont il voulait enrichir le théâtre français. Il pouvait apprécier davantage Addison parce que Addison aussi possédait le goût classique. Cependant, son plus grand maître était Dryden avec Pope au deuxième rang. Butler lui servit de modèle pour les vers satiriques. Par Swift, Voltaire était attiré vers le roman satirique. Milton, bien qu'il fût regardé par Voltaire comme un peu barbare avec sa grande imagination, servit de guide pour la Henriade. Quant aux romanciers sentimentaux, psychologues et réalistes, il les jugeait trop diffus et verbeux avec leurs histoires pour amuser les femmes. D'autre part, dans les historiens comme Hume et dans ceux qui écrivirent de l'Antiquité et de l'Orient, Voltaire trouvait beaucoup de mérite.

A notre avis il est vraiment discutable que le génie de Voltaire, admiré par le vingtième siècle, ait été de même grandeur, si son style incomparable avait suivi le même développement sans les multiples influences anglaises que nous avons essayé de souligner dans cette thèse.

CONCLUSION

Voltaire en choisissant l'Angleterre pour son exil révéla déjà son goût pour la pensée anglaise et son estime de la littérature anglaise. Ce n'était pas seulement une question de liberté, malgré le fait qu'il appréciait le degré de liberté politique qui existait en Angleterre. Après tout, il avait plusieurs amis anglais avant de visiter l'Angleterre; il connaissait pas mal d'oeuvres littéraires et philosophiques. Même sans l'altercation avec le chevalier de Rohan et la nécessité de s'exiler, on peut croire que Voltaire aurait tôt ou tard décidé de visiter l'Angleterre pour mieux connaître les écrivains anglais.

Pendant son séjour en Angleterre Voltaire fit la connaissance de beaucoup d'Anglais célèbres, tels Pope avec qui il eut des contacts avant son départ, Swift, Young, Thomson, Congreve, la duchesse de Marlborough, Andrew Pitt, Samuel Clarke, le docteur Henry Pemberton et beaucoup d'autres. Grâce à Bolingbroke, Falkener, et Pope, Voltaire connut le drame de Shakespeare qui fut pour lui une grande révélation.

Il va sans dire que Voltaire fut enchanté par les libertés de l'individu sous le gouvernement anglais. Bien que Voltaire ait eu des idées politiques avant son voyage, on peut voir que ces idées prirent Outre-Manche une forme précise. En développant un sentiment plus vif de la liberté, il éprouva une haine plus intense du pouvoir absolu. Il étudia les théoriciens anglais à qui il fut redevable de nombreuses idées, et parmi ces théoriciens on trouve notamment Locke qui peut-être l'inspira le plus. Pour Voltaire, Locke fut le créateur de la métaphysique et Newton,

celui de la physique. C'est de Locke que Voltaire prit les théories contraires aux idées innées, à la limite de nos connaissances, à l'expérience des sens, l'existence de Dieu, l'incertitude sur la nature de l'âme, l'idée de la liberté limitée et de la tolérance. C'est seulement sur l'idée de la morale universelle que les deux penseurs diffèrent. Avec l'aide des théoriciens, Voltaire cherchait la solution des problèmes politiques, juridiques, sociaux, et économiques qui tourmentaient la France. Grâce à ces hommes Voltaire se rendit compte que ces problèmes étaient inséparables; c'est-à-dire qu'un problème influençait l'autre. Les conditions sociales l'intéressèrent peut-être le plus. Les Lettres philosophiques publiées en 1734, mais résultat de son séjour en Angleterre, montrent mieux que n'importe quelle autre oeuvre, l'influence profonde des années passées dans un climat politiquement et religieusement plus salubre.

Les déistes aussi influencèrent sa pensée. On voit Toland qui attaquait la religion d'un point de vue historique et les mystères chrétiens; Collins, qui critiquait toute sorte de témoignage au nom du christianisme excepté celui qui était tiré de la Prophétie littéralement accomplie; Woolston, qui exposa l'absurdité des miracles; Tindal, qui attaquait des histoires de la Bible comme immorales. Les oeuvres de Voltaire, surtout le Dictionnaire Philosophique, sont remplies de l'influence de ces déistes. Un des résultats de son voyage en Angleterre fut que Voltaire le déiste constructif devint le déiste critique.

Un autre intérêt très grand de Voltaire c'était celui de la littérature anglaise. Possédant une éducation classique, Voltaire ne pouvait ni apprécier la psychologie profonde de Shakespeare ni ses contrastes. Néanmoins,

il essayait d'imiter les qualités de Shakespeare dans beaucoup de ses pièces, surtout Zaire, Sémiramis, La Mort de César, Brutus, et Eriphyle. Il pouvait apprécier Addison à cause de son goût classique, et même plus Dryden et Pope. Avec Swift, Voltaire apprit à apprécier le roman satirique, Candide en est la preuve. A propos de Milton, Voltaire croyait qu'il avait une imagination un peu bizarre. Les caractères allégoriques du Paradis perdu ne convenaient pas à l'intelligence rationaliste et critique de Voltaire. Néanmoins, il admirait dans cette épopée de Milton ses merveilleuses descriptions et son originalité. Milton était pour Voltaire son guide anglais pour la Henriade. Chez les historiens anglais Voltaire trouvait aussi beaucoup de mérite. Ils étaient supérieurs aux historiens français parce que leurs histoires étaient plus philosophiques. Les histoires de Voltaire furent directement inspirées du souffle humaniste et philosophique des historiens anglais.

On peut disputer la mesure de l'influence anglaise sur Voltaire; on peut accepter ou rejeter l'idée que Voltaire soit allé en Angleterre poète et en soit revenu philosophe; ce qu'on ne peut pas réfuter c'est que l'Angleterre ait joué un rôle majeur dans la maturation de ses idées. De plus, on ne peut pas nier que ses écrits dès son retour étaient plus sérieux. L'injustice et l'intolérance ne pouvaient plus impunément se montrer nulle part car désormais le porte-parole des opprimés et des persécutés, se servait de sa plume comme d'une épée.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
INTRODUCTION	i
CHAPITRE I ...Voltaire et les Anglais	1
CHAPITRE II... Voltaire et le gouvernement anglais	12
CHAPITRE III... Voltaire et les déistes et philosophes anglais.....	27
CHAPITRE IV ... Voltaire face à face avec la littérature anglaise ..	46
CONCLUSION	70

FOOTNOTES

INTRODUCTION

1. M. Villemain, Cours de Littérature Française (Paris, Didier, Libraire-Editeur, 1841) I: 169.
2. Ibid., p. 177.

CHAPITRE I

1. Voltaire, Oeuvres complètes (Paris, Delangle Frères, 1824-1834), III: 372.

Henceforth all references to the Oeuvres complètes will be indicated in parentheses in the text by volume and page number.

2. Voltaire, Correspondance (Theodore Besterman ed., Genève, Institut et Musée Voltaire, 1953-1964) I: 178.

Hereafter all references to the Correspondance will be designated by B followed by volume and page number.

3. Lucien Foulet, "Le Voyage de Voltaire en Angleterre," Revue d'histoire littéraire de la France (Paris, Librairie Armand Colin, 1906), XIII: 12.
4. T. J. Duvernet, Vie de Voltaire, cité dans Churton Collins, Voltaire, Montesquieu, and Rousseau in England, p. 21-22.
5. Voltaire, Mélanges (Pléiade ed., Paris, Gallimard, 1961), p. 14.
6. Ibid., p. 18.
7. Ibid., p. 19.
8. J. Churton Collins, Voltaire, Montesquieu, and Rousseau in England (London, E. Nash, 1908), p. 58.

CHAPITRE II

1. Charles Dédéyan, Voltaire et la Pensée anglaise (Paris, Centre de Documentation Universitaire, 1956), p. 93.

2. Voltaire, Mélanges (Pléiade ed., Paris, Gallimard, 1961), p. 275.
3. Ibid., pp. 918-919.
4. Voltaire, Dictionnaire Philosophique (Paris, Garnier, 1961), p. 177.
5. Ibid., p. 187.
6. Ibid., p. 326.
7. Ibid., p. 186.
8. Voltaire, Mélanges, op. cit., p. 21.
9. Ibid.
10. Ibid.
11. Ibid., p. 26.
12. Ibid.
13. Voltaire, Dictionnaire Philosophique, op. cit., p. 409.
14. Voltaire, Mélanges, op. cit., p. 97.
15. Ibid., p. 28.
16. Ibid.
17. Ibid., pp. 28-29.
18. Voltaire, Romans et Contes (Pléiade ed.; Paris, Gallimard, 1954), p. 338.
19. Ibid., p. 340.

CHAPITRE III

1. Voltaire, Oeuvres Historiques (Pléiade ed., Paris, Gallimard, 1962), p. 1025.
2. Ibid., p. 1026.
3. Voltaire, Mélanges (Pléiade ed., Paris, Gallimard, 1961), p. 915.
4. Voltaire, Dictionnaire Philosophique (Paris, Garnier, 1961), p. 200.

5. Ibid., p. 518.
6. Ibid., p. 427.
7. John Locke, An Essay on Human Understanding (Clerkenwell, Bye and Law, 1805), p. 224.
8. Voltaire, Mélanges, op. cit., p. 188.
9. Ibid.
10. Ibid., p. 887.
11. Voltaire, Dictionnaire Philosophique, op. cit., p. 42.
12. Louis Bloch, La Philosophie de Newton, cité dans Voltaire et la Pensée Anglaise par Charles Dédéyan, p. 137.
13. Voltaire, Dictionnaire Philosophique, op. cit., p. 101.
14. Ibid., p. 200.
15. Charles Dédéyan, Voltaire et la Pensée Anglaise (Paris, Centre de Documentation Universitaire, 1956), p. 142.
16. Norman L. Torrey, Voltaire and the English Deists (New Haven, Yale University Press, 1930), pp. 2-3.
17. Voltaire, Mélanges, op. cit., p. 1177.
18. Voltaire, Dictionnaire Philosophique, op. cit., p. 351.
19. Voltaire, Mélanges, op. cit., p. 1179.
20. Gustave Lanson, Voltaire (Paris, Librairie Hachette, 1946), p. 67.
21. Voltaire, Mélanges, op. cit., p. 115.
22. Ibid., p. 1179.
23. Ibid., p. 1180.
24. Ibid., p. 1045.
25. Ibid., p. 1179.
26. Matthew Tindal, Christianity as Old as Creation cité dans Voltaire and the English Deists par Norman Torrey, p. 218.

27. Voltaire, Mélanges, op. cit., p. 955.

28. See Torrey, op. cit., p. 201.

CHAPITRE IV

1. Voltaire, Mélanges (Fléiade ed., Paris, Gallimard, 1961), p. 81.

2. Ibid.

3. Ibid.

4. Charles Dédéyan, Voltaire et la Pensée Anglaise (Paris, Centre de Documentation Universitaire, 1956), p. 27.

5. Ibid., p. 36.

6. Voltaire, Mélanges, op. cit., p. 85.

7. Ibid.

8. Ibid.

9. Ibid., p. 87.

10. Ibid.

11. Ibid., p. 90.

12. Ibid., p. 91.

13. Ibid., p. 94.

14. Ibid., pp. 1338-1339.

15. Ibid., p. 84.

16. Ibid.

17. Ibid.

18. Ibid.

19. Dédéyan, op. cit., p. 52.

20. Voltaire, Dictionnaire Philosophique (Paris, Garnier, 1961), p. 528.

21. Voltaire, Oeuvres historiques (Fléiade ed., Paris, Gallimard, 1962), p. 1023.

22. Voltaire, Mélanges, op. cit., p. 95.

23. Ibid.

BIBLIOGRAPHIE

OEUVRES DE VOLTAIRE

1. Voltaire. Correspondance, ed. Theodore Besterman. 102 vols. Genève, Muséc. Voltaire, 1953-1964.
2. Voltaire. Dictionnaire Philosophique, ed. Garnier. Paris, 1961.
3. Voltaire. Mélanges, ed. Pléiade. Paris, Gallimard, 1962.
4. Voltaire. Ceuvres complètes, ed. Delangle Frères. 99 vols. Paris, 1824-1834.
5. Voltaire. Oeuvres historiques, ed. Pléiade. Paris, Gallimard, 1962.
6. Voltaire. Romans et Contes, ed. Pléiade. Paris, Gallimard, 1954.

OEUVRES SUR VOLTAIRE

1. Baldensperger, Fernand. "Voltaire Anglophile avant l'Angleterre," Revue de littérature comparée, IX (Janvier-Mars, 1929) 25-61.
2. Collins, John Churton. Voltaire, Montesquieu, and Rousseau in England, E. Nash. London, 1908.
3. Dédéyan, Charles. Voltaire et la Pensée anglaise, Centre de Documentation Universitaire. Paris, 1956.
4. Foulet, Lucien. "Le Voyage de Voltaire en Angleterre," Revue d'histoire littéraire de la France, XLIII (1906) 1-25.
5. Lanson, Gustave. Voltaire, Librairie Hachette. Paris, 1946.
6. Locke, John. An Essay on Human Understanding, Bye and Law. Clerkenwell, 1805.
7. Pellissier, Georges. Voltaire Philosophe, Librairie Armand Colin. Paris, 1908.
8. Torrey, Norman. Voltaire and the English Deists, Yale University Press. New Haven, 1930.
9. Villemain, M. Cours de Littérature Française, Didier. 4 vols. Paris, 1841.